

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres : & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

M A I 1 7 6 2.



NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS,



MDCCLXII.



JOURNAL HELVETIQUE.



M A I 1762.

A l'Auteur de la Réponse aux Avis d'un Gentilhomme, inserés dans le Journal de Janvier ; laquelle Réponse se trouve dans le Journal de Mars p. 257.

MONSIEUR,

JE n'ai pu lire la pièce que vous avés fait inserer dans le Journal Helvétique, sans désapprouver souverainement vôtre façon de penser. A juger de vous par le contenu de cette pièce, il est aisé de remarquer, que vous êtes un Noble, mais un Noble entiché à un tel point de sa Noblesse, & des préjugés

d'ordinaire attachés à cette condition, que vous témoignés ne fâche nul cas de ceux qui ne sont pas de naissance. Voilà sans doute de grands sentimens, qui donent une haute idée de vous. Ne vous y trompés pas ; parmi les Roturiers, il s'en trouve qui, par leur éducation, par leurs talens, par leur savoir, par leur mérite, par leurs sentimens relevés, par leur grandeur d'ame, ne sont pas moins dignes d'estime, que s'ils étoient d'une naissance distinguée. Que dis je ? Un Roturier qui possède ces qualités est certainement plus estimable, qu'un Noble qui ne les a pas, ou qui les possède dans un degré moins élevé.

Nonobstant vôtre façon de penser, vous ne devés pas ignorer ce principe, (qu'il est cependant bon de vous mettre devant les yeux), c'est, que pour juger sainement des choses, il faut imposer silence aux préjugés, faire taire les passions, appeler à son secours la Raison & l'écouter avec docilité. Quand on néglige cette regle, on admet de faux principes, on s'égaré, on se fait illusion & on se laisse entraîner par l'erreur. Qu'il me soit permis de vous le dire, c'est précisément le défaut dans lequel vous êtes tombé. Si vous eussiez consulté la Raison, si vous eussiez été docile à sa voix, si vous eussiez fait abstraction aux préjugés dont vous êtes imbu, vous n'eus-

fiés jamais manifesté le moindre scrupule au sujet des Avis que le Gentil-homme, au quel vous répondés, adresse à ses Confrères, en vue de leur inspirer le dessein de vouer leurs enfans au Ministère.

Rien, en éfet, de plus vain, de plus ridicule & de plus destitué de fondement, que les objections que vous faites là dessus. Elles démontrent un homme qui, lors qu'il s'agit des intérêts de la Patrie, est retenu par de fausses considerations, & par des motifs d'une absurdité manifeste. Elles font voir en vous beaucoup de prévention, & même, souffrés que je vous le dise, beaucoup d'humeur.

Voilà ce qu'on peut recueillir de votre pièce, autant que j'ai pû saisir vos idées. Surquoi je remarque d'abord, que pour l'honneur du Ministère, il ne s'agit nullement de la naissance. On peut avoir des talens, des lumières, de belles connoissances, quoi qu'on n'ait pas de la naissance : Ces avantages ne sont pas l'apanage de la Noblesse. Il suffit que ceux qui sont revêtus du Ministère, soient doués d'heureux talens, qu'ils soient savans dans les Sciences, qui conviennent à leur vocation & qu'ils soient de bones mœurs, pour que, nonobstant la bassesse de leur extraction, ils fassent autant honneur à cette vo-

cation , que s'ils étoient issus d'une Famille distinguée. Dans le Ministère , on ne voit pas que , proportion gardée , le plus grand nombre de ceux qui s'y distinguent le plus , soit du côté des Nobles. Dans la distribution des talens & des dons de l'esprit , la nature n'a pas eu plus d'égard aux Nobles qu'aux Roturiers. Un Noble n'est pas fait diféremment d'un autre homme : Ce titre ne suppose pas , en celui qui en est revêtu , une plus abondante mesure de génie & de talens , que chés le reste des homes. Il peut , tout au plus , être un présage de mérite & de sentimens relevés ; présage qui est quelque fois trompeur. Parmi les Nobles , come parmi les Roturiers , on en voit qui n'ont que des talens médiocres , & des conoissances bornées : Tout come parmi les uns & les autres , on en voit qui se distinguent par la vivacité de leur génie & par l'étendue de leurs conoissances. Si donc un Roturier , revêtu du saint Ministère , est en état de remplir cet emploi avec autant de dignité & d'approbation qu'un Noble , j'estime qu'il doit être , par cela même , autant considéré que celui ci. C'est ainsi que doivent penser , & que penseront ceux qui ne se laisseront pas éblouir par un vain nom , qui , dans le fond , n'a d'influence sur l'ho-

neur du Ministère, que par les fausses idées qu'on y atache.

Je suppose qu'un étranger, home sensé & judicieux, & guéri de préjugés, se trouve dans un Pais où il aura entendu prêcher deux Prédicateurs, d'ont l'extrac-tion lui est inconnue. Je suppose que l'un soit Noble, & que l'autre soit Roturier. Ou ces deux Prédicateurs prêchent égale-ment bien : Ou celui qui est Noble est in-férieur à celui qui est Roturier. Il est clair que dans le premier cas, l'home que je viens de suposer aura pour les deux Pré-dicateurs le même degré d'estime, & que dans le dernier cas, il aura un plus haut degré d'estime pour le Roturier que pour le Noble. Que cet home vienne à apren-dre l'état de Noblesse de l'un, & l'état de Roture de l'autre, ses sentimens pour eux, dans le cas d'égalité des deux, ou, dans le cas de supériorité du second, ne chan-geront point.

Qu'importe, je vous prie, pour l'ho-neur du Ministère, qu'il soit desservi par des Nobles, plutôt que par des Roturiers ? Qu'importe que nous soions dirigés dans la voie du salut par ceux là, plutôt que par ceux ci ? C'est la même chose, pour-vû que les Roturiers, par leurs talens, par leurs lumières & par la régularité de

leurs mœurs, soient également capables de nous instruire, de dissiper nos préjugés, de nous édifier, de nous toucher, de réveiller nos consciences & de nous inspirer du goût pour les préceptes de la Religion. Or ce sont ces mêmes talens, ces mêmes lumières, cette même régularité de mœurs, qui, indépendamment de la naissance, peuvent mettre en honneur le Ministère : Qualités dont les Roturiers ne sont pas moins susceptibles, que les Nobles, & qui ne se rencontrent pas moins chés les premiers que chés les derniers.

Faites bien attention à ceci. A qui J. C. ce Docteur par excellence, & qui pensoit infiniment mieux que ne peuvent faire de misérables mortels; à qui J. C. comit-il le pouvoir de prêcher son Evangile, & de convertir tant de Peuples & tant de Nations? Fût-ce à des gens d'une famille & d'un rang distingués, & dont le nom pût en imposer? Non. Ce fût à des gens de la condition la plus abjecte, & dont l'origine & le nom n'avoient rien d'éblouissant. Certainement il faut avouer que se rebuter du ministère, sous ombre qu'il est permis à chacun d'y aspirer, c'est manifester des sentimens d'orgueil très-blamables.

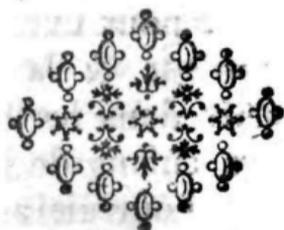
Je ne suis pas éloigné de croire, que l'endroit par où vous terminés votre pré-

mière objection , que vous attribués à d'autres , est de vous. Quoi qu'il en soit , il contient quelque chose de si crû , de si incongru , de si insultant même , qu'en vérité , vous n'auriés jamais dû rapporter ce trait , qui est réellement frappant , & qui mérite d'être souverainement désapprouvé. J'aime à me persuader que cela vous est échappé.

On ne peut rien concevoir de plus absurde , pour ne rien dire d'avantage , que la manière dont vous raisonés dans votre seconde objection. On y voit jusqu'à quel point on est sujet à s'égarer , lors qu'on est entraîné par les préjugés , on n'est pas guidé par la raison. Toûjours prévenu en faveur de la Noblesse , dont vous vous formés la plus haute idée , cela vous fait prévoir des difficultés , qui vous arrêtent , quoi qu'elles n'aient absolument rien de plausible qu'un point d'honneur faussement ainsi nommé. En éfet , pour éviter aux enfans de Nobles la douleur & la mortification de se voir surpassés dans les différentes promotions , par des enfans de Roturiers , ce qui , dites vous , pourroit arriver , voudrés vous qu'on les prive d'une éducation , qui les mettroit en état de servir utilement leur Patrie ? Certes je ne conçois pas comment on peut être retenu par une telle

considération. Que signifie la Noblesse sans l'éducation? Ce n'est rien. L'éducation sera toujours un titre suffisant pour faire envisager un Roturier come au dessus d'un Noble sans éducation.

Je me dispense aisément de réfuter d'autres endroits de votre Réponse, non moins destitués de fondement, & non moins absurdes; ce seroit perdre le tems, que de s'y atacher, d'autant plus que le ridicule qu'ils présentent se fait apercevoir du premier coup d'œil, & que les raisons qu'ils renferment se détruisent d'elles mêmes. Je finis en vous conjurant de mieux penser à l'avenir & de rectifier vos idées sur le cas dont il s'agit.





E S S A I

Sur l'Hyperbole.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

ON a déjà donné dans le *Journal Helvétique*, divers Essais sur quelques Figures de Rhétorique. Quand on n'auroit fait que rapporter avec choix ce qu'ont écrit sur ce sujet, plusieurs Auteurs célèbres & judicieux, on se flate d'avoir été utile ; mais on a pris la liberté de joindre ses propres Remarques aux Observations des autres Ecrivains ; on suivra ici la même méthode, en citant fidèlement les réflexions d'autrui, come un hommage qui leur est dû. Je comence par rapporter celles du célèbre Rhéteur LONGIN, & je me fers de la traduction de M. DESPREAUX.

Il recomande de joindre l'Art à la nature ; *elle est, dit-il, ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au grand : Cependant, si l'Art ne prend soin de la conduire, c'est une aveugle qui ne sait où elle va.* Nous en fournirons les preuves.

LONGIN condamne ces expressions, come hyperboliques, *vomir contre le Ciel, des tourrens entortillés de flammes*, & celle-ci d'un ancien Ecrivain, qui apelle les vautours des

Sépulcres animés. L'enflure, ajoute-t-il, n'est pas moins vicieuse dans le Discours que dans les Corps. Elle n'a que de faux dehors, & une apparence trompeuse ; mais au dedans elle est creuse & vuide ; & fait quelquefois un éfet tout contraire au grand. On veut aller au de-là du but, on le passe, & l'on tombe dans le puéril. Il n'y a rien de si bas, de si petit, de si oposé à la noblesse du Discours. Si c'est un défaut insupportable dans la *Tragédie*, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal à propos, à plus forte raison, doit-il être condanné dans le Discours ordinaire. Il est ridicule d'ouvrir une grande bouche, pour souffler dans une petite flute, dit SOPHOCLE.

Voions aprésent ce que dit M. ROLLIN, sur le même sujet; le genre sublime produit en nous une certaine admiration, mêlée d'étonnement il done à l'Esprit une force invincible qui enlève l'ame, de quiconque nous écoute, il le laisse come abatu, & ébloui pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. On pourroit comparer DEMOSTHENES à une tempête, & à un foudre, à cause de sa force, de sa rapidité & de sa véhémence. Pour CICERON, on peut dire, que come un grand embrasement il dévore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces.

On pourroit faire, à peu près, la même comparaison, entre deux célèbres Orateurs François, BOSSUET & FLECHIER; le premier est plus énergique, plus véhément, plus sublime; le second est plus doux, plus agréable, plus harmonieux. La même différence se fait sentir en lisant les Tragédies de CORNEILLE, & celles de RACINE.

L'un plus pur l'autre plus sublime,
Tous deux partagent nôtre estime,
Pour un mérite différent.

Tour à tour, ils nous font entendre,
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

LA MOTTE.

Le vrai sublime consiste dans une manière de penser, noble, grande, magnifique; il suppose par conséquent, dans celui qui écrit ou qui parle, un Esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant; mais qui soit au contraire, rempli de hautes idées, de sentimens généreux & de je ne sai quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Par exemple, que de noblesse dans cet endroit de l'oraison funèbre du grand TURENNE, par M. FLECHIER. „ O Dieu „ terrible, mais juste en vos conseils sur les

„ Enfans des Hommes ! Vous disposés & des
 „ vainqueurs & des victoires. Pour acomplir
 „ vos volontés, & faire craindre vos juge-
 „ mens, vôtre puissance renverse ceux que
 „ vôtre puissance avoit élevés. Vous immo-
 „ lés à vôtre souverain grandeur, de gran-
 „ des victimes, & vous frapés quand il vous
 „ plait, ces têtes illustres, que vous avés tant
 „ de fois couronnées.

La noblesse des pensées entraîne ordinaire-
 ment après elle celle des paroles, qui à leur
 tour, servent beaucoup à relever les pensées.
 Mais il faut bien se donner de garde de pren-
 dre pour sublime une aparence de grandeur,
 batie ordinairement sur de grands mots, as-
 semblés au hazard, qui n'ont à le bien éxa-
 miner, qu'une vaine enflure de paroles, plus
 digne de mépris que d'admiration.

J'ai crû devoir raporter ce que dit le fa-
 meux ROLLIN sur le caractère du vrai subli-
 me, & sur ce qui n'en a que l'aparence, afin
 qu'on ne confondit pas l'un avec l'autre, co-
 me on le fait souvent : Par exemple quelques
 perſones ont admiré cette Stance du célèbre
 MALHERBE, qui parle ainsi de la pénitence de
 ST. PIERRE.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :
 Ses soupirs ce sont vents qui les chênes combattent ;
 Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement ,

Ressemblent au torrent qui des hautes Montagnes,
Ravageant & noiant les voisines Campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un Elément.

MALHERBE vivoit dans un tems où le goût n'étoit pas aussi formé qu'il l'est aujourd'hui. **PATRU**, qui étoit à peu près son Contemporain, & qui étoit regardé come l'*Aristarque* de son Siécle, est pourtant tombé dans une faute à peu près semblable, dans une de ses Lettres.

Le Ciel ne nous épargne point ses rosées, & l'Astre qui peint les Arbres & les Prairies, & tout ce que les Poètes appellent la robe, ou le vêtement de la Nature, est le même à Pomeuse qu'à Paris. Seroit ce bien, divine Olinde, que vôtre présence embélit toutes choses, & que le Soleil a besoin de vos beaux yeux, pour achever ses ouvrages. Ce langage est trop recherché, & sent le phæbus; ce n'est point ainsi que s'exprime la nature. Il en est de même de ces paroles, où l'on veut décrire un feu d'artifice: Ces fusées sembloient vouloir enflamer le Ciel, disputer d'éclat avec les astres, & faire briller le Soleil, au milieu d'une sombre nuit.

La Flatterie est une des sources de l'hyperbole. Les Panégiristes croient n'avoir pas assez loué leur Héros, s'ils ne le louent trop; & come il n'y a rien de plus grand & de plus sublime que Dieu, ils élèvent la Créature

jusqu'au Créateur : De là vient qu'en parlant d'ALEXANDRE on dit, la *Terre se tut en sa présence* : Ce qu'on ne peut appliquer qu'à l'Être suprême. On mit au dessus d'un monument élevé à la gloire de LOUIS XIV. *Viro immortalis*, & RACINE dit à sa louange.

Dans quelque obscurité que le Ciel l'eût fait naître
La Terre, en le voyant, eût reconu son Maître.

Quel éloge ! N'a-t-il rien d'exagéré ?

Si les Eloges hyperboliques sont blamables, combien ne le sont pas les invectives hiperboliques. On ne peut lire sans indignation celles que M. JURIEU a dites contre le fameux BAILE, & celles que M. BAILE a dites contre M. JURIEU. Rien n'aigrit plus l'Esprit que ces fortes d'injures & ne l'éloigne d'avantage de la vérité. Tout ce qu'elles prouvent, c'est la haine, l'injustice, & la férocité du caractère. Ne peut-on pas être d'une opinion différente sans être ennemis ?

Qu'entre nous l'amitié règne.

Dussent périr tous les Arts !

C'est bien pis, lorsqu'on répond à des politesses par des injures.

Ce qui fait encore qu'on done dans l'*hiperbole*, & quelquefois dans le *galimathias*, qui n'en est

est pas éloigné, c'est qu'on parle ou qu'on écrit sans avoir des idées nettes de ce qu'on veut exprimer; il faut savoir s'arrêter quand le jour finit & que la nuit comence. Lorsqu'on veut marcher sans lumière, on s'enfonce dans les ténèbres, faut-il s'étonner si l'on s'égare? On raisonne quelquefois sur des choses qu'on a peu examinées & qu'on n'entend pas, & l'on est forcé de reculer, parce qu'on trouve bientôt des bornes; mais les limites de nos connoissances ou de nôtre esprit ne sont pas toujours celles de la vérité, ou celles de l'art, que nous ignorons. Quelquefois aussi on veut raisonner sur des choses obscures naturellement, & que l'homme ne peut savoir sur cette terre; on ne découvre alors que de vastes mers, des terres immenses, mais inconnues, & on leur donne au hazard des noms bizarres; l'on croit dire des choses, lors qu'on ne dit que des mots.

Quelquefois encore, on s'entête d'une opinion, ou d'un Auteur qu'on érige en Oracle; on s'échauffe, on n'en parle qu'avec exacte, on prend la chaleur de son imagination pour de l'Eloquence, & dans cette espèce d'yvresse, on associe des mots étonnés de se trouver ensemble, & qui n'ont aucun sens.

Je viens à présent aux Remarques de M. de MARSAIS, sur la figure nommée *Hiperbole*.

Lors dit-il, que nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire, nous nous servons de mots, qui à les prendre à la lettre, vont au delà de la vérité, & représentent le plus ou le moins, pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent, s'ils ont du jugement, rabattent de notre expression ce qu'il en faut rabattre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres: Par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court fort vite, nous disons qu'il va plus vite que le vent; au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue. Il y a quelques hyperboles dans l'*Ecriture Sainte* qu'on doit réduire à leur juste valeur; par exemple, ST JEAN dit que si l'on racontoit les actions & les paroles de JESUS-CHRIST, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en pourroit faire; pour dire que J. C. a fait plusieurs actions, & a dit bien des choses, qui n'ont pas été écrites.

Voici une excellente règle. Il faut, con-

tinüe M. de MARSAIS, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage, ou du moins que le sens littéral, qu'on veut faire entendre se présente naturellement à l'esprit sans révolter la raison. Le mieux seroit que les expressions fussent proportionées aux pensées, & les rendissent clairement & fidèlement.

Jusqu'à quand bruïantes paroles,
 Agencement de sens frivoles,
 Séduirés vous tous les Esprits ?
 Pourquoi, prodiguant son estime,
 Se hâter de trouver sublime
 Ce qu'on n'a souvent pas compris ?

LA MOTTE,

Les Esprits vifs, pleins de feu, ou qu'une vaste imagination emporte hors des règles de la justesse, ne peuvent s'assouvir d'hiperboles. THEOPHILE charge ses descriptions, s'apesantit sur les details, il exagère, il passe le vrai dans la nature, & dans la peinture des mœurs ; il grossit les vices des Homes, & diminue leurs vertus. Son Livre est un Roman, dit la BRUIERE.

L'*Hiberbole* est ordinaire aux Orientaux ; mais les François, qui ont du goût & de l'usage du monde, en font rarement usage ; on la laisse aux Déclamateurs, ou à de jeunes

gens, qui s'imaginent être grands, parce qu'ils font montés sur des échaffes. Elle est la ressource des petits Esprits, qui écrivent pour le bas Peuple, mais les Ecrivains judicieux se défendent ces pensées fausses & outrées, à moins qu'ils ne veuillent se jouer & en faire sentir le ridicule, come fit BOILEAU, qui dans une Lettre à M. de VIVANNE imita le stile de BALZAC, qui avec beaucoup d'esprit, donoit dans l'*hyperbole*.

Les figures de Rhétorique doivent naitre pour ainsi dire, du sujet, & se présenter naturellement à l'Esprit. Quand elles sont trop recherchées, elles étonnent, déplaisent, & font rire souvent, par l'union bizarre de deux idées, qui ne sont pas assorties; ce qui jette de la confusion & de l'obscurité dans le discours.

Ce stile figuré dont on fait vanité

Sort du bon caractère & de la vérité;

Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

On doit, dit M. de MARSAIS, éviter les périphrases obscures, louches, ou trop recherchées; celles qui ne servent ni à la clarté, ni même à l'ornement du discours sont défectueuses.

On veut du neuf, du délicat, du beau;

Mais l'Art peut gâter la Nature ;
 Illuminant trop le tableau ,
 On fait grimacer la figure.

DU CERCEAU.

Il y a des Ecrivains qui nomment *grand* ;
 ce qui n'est que gigantesque , *force* & *énergie*,
 ce qui n'est qu'enflé & bourfoufflé. Un Dé-
 clamateur s'imagine être grand & sublime,
 lorsqu'il se guinde dans les nues.

Dans ses phrases, sans retenue ,
 Les colines heurtent la nue :
 Les Cieux sont pressés par l'Ormeau :
 Et montant l'Art Art & sans voiles ;
 Il ose inonder les Etoiles
 Des flots du plus simple jet d'eau.

Si l'hiperbole peut jamais être permise , ce
 doit être sur le Théâtre ou dans la Chaire :
 Peut être n'est-il pas mal de grossir un peu
 les objets pour faire plus d'impression. Il en
 est come des tableaux destinés à être placés
 dans l'éloignement , il faut de gros traits. De
 toutes les figures de Rhétorique , l'*hiperbole*
 est celle dont on doit le plus se défier. Il est
 moins dangereux de rester en deça des bor-
 nes, que d'aller au delà. Dans le premier cas ,

un Lecteur intelligent peut suplérer à ce qui manque , & atcindre le but. Dans le second cas , on est emporté beaucoup plus loin , come par un vent impétueux , qui ne nous permet pas de revenir en arriére. Il est bien important , dit l'illustre ROLLIN , de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des Auteurs , l'usage que la bone Eloquence fait faire des figures , & le secours qu'elle en tire , non seulement pour plaire , mais aussi pour persuader & pour toucher , & coment sans elles , le discours languit tombe dans une espèce de *monotonie* , & est presque come un corps sans ame (*).

Toute *Métaphore* doit trouver vuide la place dont elle se faisit, ou du moins , si elle en chasse le mot propre , avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée. En substituant la figure au simple , elle enrichit , en quelque sorte , la Langue d'une infinité d'expressions , elle jette une grande variété dans le discours , elle relève & anoblit les choses

(*) Tous les genres d'écrire ont une beauté & une perfection relatives à leurs objets ; pour les peindre de leurs vraies couleurs , il faut exprimer ceux qui sont importans & qui ont de la grandeur avec force & énergie , les pensées fines & ingénieuses demandent de la légèreté & de la délicatesse. La Nature ainsi que le Goût veut de la variété , elle a répandu sur la Terre des fleurs , come des fruits.

les plus petites & les plus communes. Elle donne, pour ainsi dire, du corps aux choses les plus spirituelles, & les fait presque toucher au doigt & à l'œil, par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination; en voici un exemple,

De quelque superbe distinction que se flattent les Homes; ils ont tous une même origine, & cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement come des flots; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, & traversé un peu plus de Pais les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme, où l'on ne reconoit plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces qualités fastueuses qui distinguent les Homes; demême que ces Fleuves tant vantés, demeurent sans noms, & sans gloire, mêlés dans l'Océan, avec les Rivières les plus inconües.

Rien n'est plus ingénieux que de répondre à une figure de Rhétorique, par une autre métaphore, qui a raport à la première; par exemple un Soldat, pour doner une idée de la multitude des Perses, qui alloient sous la conduite de XERXES, combatre contre la Grèce, disoit à un Lacédémonien, *le nombre de leurs flèches obscurcit le Soleil*; celui-ci repliqua, *Hé bien, nous combatrons à l'ombre.*

C'est réfuter une hiperbole par une autre, plus vraisemblable.

Je suis étonné que dans l'Essai sur les *Antithèses*, on ait oublié celle-ci, qui est très ingénieuse: *Il avoit*, dit M. de FONTENELLE, en parlant d'un Académicien, *cette innocence & cette simplicité de mœurs, que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les Hommes qu'avec les Livres; & il n'avoit point cette rudesse & une certaine fierté sauvage, que donne assés souvent le commerce des Livres, sans celui des Hommes.*

Ceci me rapelle une application qu'on fit de deux vers de la PHEDRE de RACINE, à un Ecrivain fameux par sa vertu austere, autant que par son génie. Il peut dire, come BRITANICUS,

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Quelle heureuse comparaison! Mais il peut dire aussi come ce Prince, dans la même Tragédie.

J'ai porté la vertu jusques à la rudesse.

Je suis encore surpris que l'on n'ait rien dit de la répétition de mots, qui est une figure de Rhétorique assés ordinaire, en voici un exemple, tiré de PLINE l'ancien.

Après avoir représenté la Terre come un point en comparaison de l'Univers , il s'écrie, *Voilà* où nous cherchons à nous établir , & à nous enrichir. *Voilà* où nous voulons être les maîtres & dominer. *Voilà* ce qui agite le genre humain. *Voilà* ce qui est l'objet de nos desirs & de nôtre ambition , la cause de tant de guerres sanglantes entre des Frères !

Il y a encore une répétition de mots , bien remarquable dans ces vers de DESPREAUX ,

L'argent , l'argent , dit-on , sans lui tout est stérile ;

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.

L'argent en honête home érige un scélerat.

L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Mais toutes ces figures doivent être employées à propos , & avec œconomie. On ne place pas par tout l'or & les diamans.

Il me semble que les figures sont trop entassées l'une sur l'autre dans cette période d'un excellent Discours du Père GUENARD sur l'Esprit Philosophique , voici ce que c'est :

Croire tout sans discernement , c'est stupidité , mais un autre excès plus dangereux encore , c'est l'audace éfrenée de la Raison , cette curiosité inquiète & hardie qui n'attend pas , come la crédulité stupide , que l'erreur vienne la saisir , mais qui s'empresse d'aller au devant des périls , *qui se plaît à rassembler.*

des nuages , à courir sur le bord des précipices , à se jeter dans les filets , que la Justice Divine a tendus pour ainsi dire aux Esprits téméraires. Là , vient ordinairement se perdre l'Esprit Philosophique.

Il me paroît que les *nuages* , les *filets* & les *précipices* ne sont point assortis , & n'ont entr'eux aucun rapport. L'esprit , incertain du choix , ne fait à laquelle de ces trois images il doit se fixer. Je doute fort d'ailleurs , qu'on puisse dire , même avec un correctif , que la *Justice Divine* tende des filets aux *Esprits téméraires*.

J'aime mieux la comparaison qui fuit.

La Religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servoit de guide aux *Enfans d'Israël* dans le désert ; le jour est d'un côté & la nuit de l'autre. Si tout étoit ténèbres , la *Raison* qui ne verroit rien , s'enfuïroit avec horreur , loin de cet affreux objet , mais on vous donne assés de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès. Laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer avec sa foudre & ses mystères.

On voit cependant bien que c'est un *Jésuite* qui a écrit ceci : Un Protestant éclairé n'auroit jamais dit , que la *Réligion* est si obscure d'un côté que la *Raison* n'y peut pénétrer , & fuit à cet aspect. Il n'auroit pas ajouté que Dieu se cache dans une nuit profonde avec sa foudre &

ses mystères. On regarde ordinairement ARISTOTE, come un Philosophe surané, & non come un *bel Esprit*, cependant M. de VOLTAIRE nous apprend qu'ARISTOTE a enseigné parfaitement dans la Rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit. Il dit que cet Art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau, mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair & l'expression énergique. Il en apporte plusieurs exemples, & entr'autres ce que dit PERICLE'S d'une bataille, où la plus florissante jeunesse d'ATHENES avoit péri. *L'Annee a été dépourvée de son Printems.* Mais cette comparaison n'est-elle point trop fleurie & trop brillante pour exprimer un événement si funeste ?

On trouve dans la Tragédie d'ESTHER une comparaison très fleurie & très touchante. RACINE fait dire à une jeune Israelite, quand on lui aprit l'afreux massacre qui devoit faire périr tous les Juifs ;

Hélas si jeune encore !

Par quel crime ai-je pû mériter mon malheur ?

Ma vie à peine a comencé d'éclorre,

Je tomberai come une fleur,

Qui n'a vû qu'une Aurore.

On a fort reproché à l'illustre RACINE d'a-

voir dit, en parlant du monstre Marin, en-
voïé par NEPTUNE, contre l'infortuné HY-
POLITE,

Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

On dit que le récit de la mort de ce Prince ne devoit pas être orné de figures, & qu'une grande douleur s'exprime avec plus de simplicité, & moins d'art, Peut-être a-t-on raison ; peut être aussi que le Lecteur y perdrait, si la narration de la mort d'HYPOLITE étoit moins fleurie. On pardonne de petits défauts, en faveur des grandes beautés. Mais en général, il ne faut pas que l'Auteur, ou le Poète se montre, lorsqu'il ne doit laisser voir que ses personages, c'est justement l'effet que produit ordinairement l'excès des Métaphores, c'est qu'il tourne trop l'attention du Lecteur ou de l'Auditeur, sur l'Ecrivain ou le Prédicateur. Il est plus aisé d'être brillant & ampoulé, que d'être juste, fin & délicat. Le brillant & l'enflure dépendent plus de l'expression que de l'esprit, au lieu que la justesse, & la délicatesse dépendent plus de l'esprit & des sentimens que de l'expression, & il est plus difficile de bien penser, que de bien parler.

Outre ce que la Rhétorique nomme *hyperbole*, & qui consiste en des pensées, ou des

expressions excessives & gigantesques , il y a une *hyperbole* politique & morale (*), qui est plus dangereuse que l'hyperbole littéraire , puis qu'il est plus funeste de passer le but , en des choses importantes , qu'en celles qui ne blessent que le goût. La vertu & la vérité ont leurs bornes ; aller au delà , c'est les offenser. Ainsi lorsqu'on s'exagère à soi même le poids de ses maux , qu'on s'en forge d'imaginaires , on va contre l'ordre moral. Une personne qui succombe sous la pesanteur de ses peines , qui perd toute espérance , qui , loin de prendre conseil de la Religion , si propre à nous soulager , ne veut pas même écouter les consolations & les sages conseils de la Raison ; qui asservie à ses aises , & aux commodités de la vie , en devient tellement l'esclave

(*) Il y a encore une hyperbole morale lors que certains Prédicateurs exigent des Hommes une perfection qui est au dessus de leurs forces & de l'humanité. Ceci me rappelle une pensée d'un célèbre Auteur moderne ; voici come il s'exprime. Dieu ne veut pas que tous les Hommes parviennent au plus haut degré de la perfection & du bonheur ; come il ne veut pas que tous les Hommes soient Philosophes & que tous les Animaux soient Singes. Quelle conséquence absurde ! Parce que Dieu ne veut pas que tous les Animaux soient Singes ; il ne veut pas aussi que tous les Hommes soient parfaits & heureux.

qu'elle ne peut s'en passer , & qu'elle compte pour perdus tous les biens quelle ne possède pas. Une telle personne plongée dans la mollesse , & qu'une excessive délicatesse rend trop sensible , done réellement dans l'*hyperbole* ; en grossissant ses maux & diminuant les avantages dont elle jouit ; la crainte d'un mal est souvent plus cruelle que le mal même. Elle y done encore , lors que non contente du nécessaire , elle regrette le superflu , lors qu'ingénieuse à se tourmenter elle même , elle ne voit dans l'avenir que d'affreux revers , qu'on lui déchire le cœur , qu'on humilie son amour propre lorsqu'on veut lui doner des avis , soit pour l'instruire , soit pour la corriger , lors qu'un mal aparent fait plus d'impression sur elle qu'un bien réel ; qu'elle envie les richesses & les dignités qu'elle ne peut aquerir , & qu'au lieu d'être fatishite des douceurs & du repos que procurent la médiocrité , elle aspire à des grandeurs qui feroient son tourment. Voilà en quoi consiste l'*hyperbole* morale , venons aprésent à la politique.

On done dans l'*hyperbole* , politique lorsqu'on exagère les défauts du Gouvernement , ou des Magistrats , qui président sur nous. On doit se dire , qu'il n'y a point de Gouvernemens parfaits , & point d'Homes qui le soient. Le meilleur Gouvernement est celui qui a le moins de défauts. On demandoit à

SOLON, Législateur des Athéniens, s'il avoit donné à ce Peuple les Loix les plus parfaites ? Non, repliqua-t-il, mais je leur ai donné les Loix les plus conformes à leur génie, à leur caractère, à leur situation, & celles que j'ai crû les plus propres à faire leur bonheur. Un Législateur ne peut ni tout prévoir ni tout prévenir.

Tous les Pais ne sont pas également propres à la même espèce de Gouvernement.

L'Histoire nous apprend, que par tous les Climats

Ne sont pas bien reçûs toutes sortes d'Etats.

Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature ;

Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure ;

Telle est la Loi du Ciel dont la sage équité

Sème dans l'Univers cette diversité.

CORNEILLE, dans *Cinna*.

Chaque Nation a son penchant ; l'une a du goût pour le Gouvernement Monarchique, come ceux de *Capadoce*, qui déclarèrent aux Romains, qui les avoient soumis & qui leur ofroient la liberté, qu'ils étoient acoutumés à la domination d'un Roi. Il faut à d'autres Peuples un Gouvernement Républicain, qui respecte l'aparence & l'ombre même de la liberté, en cela, un sage Législateur se plie à

de telles dispositions ; parce que les Loix ne sont Loix , non seulement qu'autant qu'elles sont justes , mais encore autant qu'elles peuvent être pratiquées. A l'égard des Magistrats , il suffit , pour qu'ils soient dignes de gouverner , & qu'ils méritent toute nôtre confiance , qu'ils aient une probité soutenüe , des lumières convenables , des intentions droites , & une grande application au bien de l'Etat. Leur demander des qualités au dessus de l'home , c'est exiger d'eux des qualités qui ne se trouvent point.

Une autre *Hiperbole* Politique, c'est de faire consister la grandeur ou la puissance du Prince , dans l'étendue de son Etat , ou dans ses Conquêtes. *Peut-on rien imaginer de plus déplorable*, dit M. de SULLY , *que des succès qu'un Prince achète par l'aliénation de ses Domaines , par l'anticipation & l'engagement de tous ses revenus , par la ruine de son Commerce , par le dépérissement de l'Agriculture & du Paturage , enfin , par l'épuisement , & la dévastation de ses Provinces.*

Je conois encore une autre sorte d'*hiperbole*, qu'on pourroit aussi nommer *Hiperbole Littéraire* , parce qu'elle n'est que trop commune dans la République des Lettres. Si elle consiste à exagérer extraordinairement le mérite d'une Secte , ou d'un Ordre que l'on aime , & de ravalier , au contraire , l'Ordre , ou le Parti ,

Parti, que nous est opofé, & que l'on hait. On ne met aucunes bornes, à l'éloge que l'on done aux uns, à l'exclusion des autres; on voudroit, d'un autre côté, écraser ou dégrader les autres, en leur imputant, ou des penfées qu'ils n'ont point eüe, ou des actions qu'ils n'ont point comifés; on veut fonder leurs intentions les plus feçrètes; la malignité leur prête les motifs les plus mauvais, quand on ne peut défigurer & noircir leurs bones actions. C'eft ainfi que plusieurs Ecrivains Païens ont calomnié les premiers Chrétiens, que les Catholiques ont médit des Réformés & que l'on a condanné les TEMPLIERS fur de fimples foupçons, fans les entendre, & fur l'acufation de leurs énemis les plus déc'arés. Souvent les Juges font plus coupables que ceux qu'ils puniffent. Il eft difficile de penfer, que tout un Corps, composé de Perfones diftinguées par leur naiffance & leur éducation, fe plongent dans les crimes les plus atroces, qu'ils défavoüent hautement, dans l'inftant fatal, où la mort eft préfente à leurs yeux, & où il ne leur refte de reffource que dans le repentir & les remors. Ne foïons ni de vils adulateurs, ni d'injuftes Cenfeurs: Soïons juftes.

Je crains bien encore que les Adverfaires des Jéfuites ne pouffent trop loin leurs vengeance. Il eft certain que quelques Auteurs

Jésuites ont débité des maximes dangereuses & fausses ; mais l'Ordre entier ne les a pas approuvées. Je crains bien qu'on ne confonde ici les innocens avec les coupables. J'ai de la peine à croire que les BOURDALOUE, les CHEMINAIS, les de la RUE, dont les Sermons respirent par tout l'amour de la Vertu, & les principes les plus purs de la Morale Chrétienne, eussent le cœur corrompu, & fussent de mauvais Chrétiens. PASCAL lui même leur redoutable ennemi, dans ses *Provinciales*, où brille la plus fine ironie, & l'éloquence la plus énergique, est trop équitable pour ne faire aucune exception, & les condamner tous également. Il peut être que dans cet Ordre nombreux, il se trouve des Esprits inquiets, ambitieux, injustes, des Casuites relâchés, de mauvais Théologiens qui voudroient dominer sur les consciences, & usurper une autorité illégitime ; peut être y a-t-il dans leurs *Instituts* des règles dont on peut abuser, & qui ont besoin d'être corrigées, mais il ne faut pas croire que tous les Jésuites soient initiés dans ces mystères d'iniquité. Plusieurs d'entr'eux se sont rendus célèbres par leur savoir, leur génie, & leur zèle pour la Religion Catholique ; leur goût étoit trop tourné du côté des Sciences & des Belles-Lettres, pour s'occuper d'intrigues & de cabales, dont le succès est toujours incertain, & ne

vaut pas ce que l'Esprit perd par là, de sa liberté, de sa force & de sa noblesse (*). Plus l'Esprit est éclairé, moins le cœur est gâté, l'on ne sauroit me persuader, qu'un Père PETAU, un Père RAPIN fussent des scélérats.

Pour juger sainement des choses & des personnes il ne faut pas moins de justesse d'esprit, que de droiture de cœur; il faut se défier des bruits publics & des préjugés; il ne faut consulter ni la haine ni la vengeance. C'est de cette source impure que naissent tant de faux jugemens, qui come de sombres nuages ont obscurci la République des Lettres. Un bon esprit voit les objets tels qu'ils sont sans les grossir ni les diminuer. La saine & sage Critique éclaire l'esprit, mais la satire l'aveugle; elle répand sur tous les objets de noires couleurs; elle nous en cache, ou en défigure les beautés, elle émouffe l'émulation, & étouffe les talens. Un Censeur gros-

L 1 2

(*) Il y a certainement de la partialité à condamner sans distinction tous les Jésuites. Je ne suis ni de leur Religion, ni leur Partisan, mais il faut être équitable. La haine à toujours plus de facilité à ataqer, que l'innocence n'en a à se défendre. Il faut des preuves pour punir le crime, l'innocence en a-t-elle besoin pour se justifier?

fier & injuste , infecte tout de son poison ; c'est une peste qui fait tomber les plus belles fleurs , & qui gâte les plus beaux fruits.

L'*Hiperbole* n'est qu'un simple défaut dans les Ouvrages d'esprit ; c'est manquer de justesse ; c'est aller au de-là du but , c'est voir fort grand , ce qui est petit , mais l'*Hiperbole* est presque un crime , quand on s'y livre dans la Politique , ou dans la Morale , ou même dans le Littéraire , qu'elle nous fait porter des jugemens faux qui influent sur nôtre bonheur , & sur celui de la Société ; elle dégénère en calomnie , quand elle nous fait imputer au Prochain des défauts qu'il n'a pas , ou qu'elle grossit ceux qu'il a. Par exemple , je suis persuadé qu'on a trop enflé la liste des Incrédules ; qu'on a mis dans cette Classe des Persones qui ne l'étoient point , mais qui avoient seulement des opinions différentes de ceux qui les acusent ; il suffit presque d'attaquer le fanatisme ou les préjugés , pour être taxé d'incrédulité , proposer des doutes sur des matières obscures , ou peu importantes , s'exprimer d'une manière différente de quelques Théologiens , en voilà assez pour être convaincu d'hérésie , ou d'athéisme , devant le Tribunal redoutable de l'ignorance , ou de la superstition. Combien de Persones sages , combien de Fideles n'a-t-il pas condamné & envoyé au supplice. Je viens de lire sur ce su-

jet des réflexions très judicieuses, que je crois être de M. D'ALEMBERT, les voici.

Si le ton d'irréligion, dit-il, ne coute rien dans ce Siècle à quelques Ecrivains; le reproche d'irréligion ne coute rien non plus à quelques autres; on pourroit leur dire; *Soies Chrétiens, mais à condition que vous le soies assez pour ne pas acuser trop légèrement vos Freres de ne point l'être.*

Qu'est-ce que tous Ecrits que produisent le desir de n'avoir plus de frein dans les passions & la vanité de ne pas penser come la multitude, contre les Ouvrages solides dont s'honore la Religion? Une vaine écume qui vient se briser contre un rocher immobile. Quelques Ecrivains pieux, mais emportés par leur zèle semblent croire mériter le Ciel, en manquant de charité pour leurs Frères, auxquels ils imputent souvent ce qu'ils ne disent pas. Ils vont, pour ainsi dire, à la découverte de l'Impiété dans tous les Livres nouveaux, & il faut avouer qu'ils y ont fait une moisson tristement abondante. Quelques uns d'entr'eux, semblables à ces Guerriers pleins de courage que l'ardeur entraîne au de-là des rangs, & qui par un faux mouvement prêtent le flanc à l'ennemi, ont porté dans leur zèle & dans leurs recherches une indiscretion dangereuse à leur Cause.

Quand ils n'ont pas trouvé d'impiétés réelles, ils en ont forgé d'imaginaires, pour avoir l'avantage de les combattre ; ils ont supposé des intentions, au défaut des crimes ; ils ont accusé jusqu'au silence même. PASCAL, BOSSUET, FENELON, MALEBRANCHE, quels noms dans l'Eglise & dans la République des Lettres ! Ces quatre grands Homes n'ont pu néanmoins échapper à l'accusation d'Athéisme.

Les injures ne furent jamais des raisons, & celui qui les emploie deshonne sa Cause, toute bonne qu'elle est. Il y a de l'injustice à supposer le libertinage, toujours lié avec l'Athéisme, tandis qu'on ne peut se dissimuler que plusieurs Philosophes tant anciens que modernes, accusés d'Athéisme ou de Scepticisme, se sont montrés aussi réglés dans leurs mœurs, qu'aveugles & inconséquens dans leurs opinions. *Frape, mais écoute*, disoit THEMISTOCLES à EURIBIADE : On pourroit dire à quelques uns des prétendus vengeurs de la Religion, *frape, mais raisonne*.

Un bon Philosophe, dit-un Auteur fameux, n'est pas éloigné d'être Chrétien ; il l'est déjà par ses sentimens, il fait son étude, d'aimer & de pratiquer ses devoirs, il regarde ses Concitoyens come ses Frères, & Dieu come son Créateur, & son Maître. Il est attaché à sa Religion, sans hair ceux qui ne la professent pas. Le Fanatique allume la discorde, la Philosophie l'éteint.



R E M A R Q U E S

Diverses sur l'Histoire de Genève.

ON trouve dans l'Histoire qu'il s'est formé diverses conspirations contre cette République. Outre l'entreprise qu'on nomme de l'*Escalade*, que le Duc de Savoie, CHARLES EMANUEL forma l'an 1602 (*), & qui lui réussit si mal, il y en a plusieurs autres, qui n'ont pas eû plus de succès. Il semble que la Providence, attentive à la conservation de cette Ville, ait soufflé sur tous les complots qu'on

L 1 4

(*) Outre le complot, qu'on nomme de l'*Escalade*, où Genève se trouva dans un grand danger, on en compte plusieurs autres plus secrets. Je ne sai si ce qu'on assure est vrai, que le Ministre des États Généraux qui se trouvoit à Madrid, & qui étoit zélé pour la Religion Réformée & pour les Genevois, leur donna avis de se tenir sur leurs gardes, lorsque les Espagnols vinrent en Savoie, & jusques dans les environs de Genève.

a formé contre elle. M. le Président HENNAUT dans son excellente Chronologie, Tome II. pag. 697. parle d'un projet dont le Duc de Savoie fut soupçonné l'an 1707. N'ayant pas encore perdu de vûe ses anciennes prétentions, qui sont aujourd'hui tout à fait tombée par le dernier Traité fait entre le Roi de Sardaigne & cette République.

Les Empereurs, en particulier FREDERIC BARBEROUSSE, déclara libre la Ville de Genève, dans une Diète générale de l'Empire, les parties ayant été ouies. L'Empereur CHARLES IV. déclara la même chose, & révoqua la Concession qu'il avoit accordée au Comte de Savoie son Parent, par un Rescrit contraire, qui est de l'an 1356. Il confirma de nouveau tous les droits de la Ville, à laquelle il donoit le titre, *d'illustres Membres de l'Empire*. Le Comte lui même, pressé par l'Empereur & par le Pape GREGOIRE XII. se soumit à l'Ordonnance & renonça à ses prétentions. En conséquence, lors qu'en 1400. l'Empereur VENCESLAS conféra à AMEDE'E VIII. qui fut le premier Duc de Savoie, le titre de Vicair de l'Empire, il ajouta dans ses Lettres la clause expresse, que ce seroit sans préjudice des droits de l'Evêque, & de la liberté de la Ville de Genève. L'Empereur SIGISMOND révoqua cette dignité de Vicair, conférée à AMEDE'E, & lui enjoignit ex-

pressément de n'être pas assés téméraire pour ofer atenter aux Droits Roiaux & aux Libertés de la Ville de *Genève*, à laquelle il done le même titre, d'*illustre Membre de l'Empire* (*). Dans des Actes de 1412. & de 1420. LOUIS de Savoie, & CHARLES II. enjoignirent, en conséquence, à leurs Officiers, de ne doner aucune atteinte aux droits & aux libertés de la Ville de *Genève*, dont l'origine est si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des tems.

Les Evêques n'ont jamais été Souverains de *Genève*, puis qu'aussi-tôt après leur Sacre, ils faisoient Serment entre les mains des Syndics de la Ville, de ne jamais aliéner ses Droits & ses Libertés ; come cela étoit expressément porté dans l'Ordonance de l'Empereur FREDERIC. FELIX V. nommé auparavant, AMEDE'E Duc de Savoie, fit, dans un Bref doné l'an 1444. un magnifique éloge des Libertés

(*) Il y auroit encore bien des choses à dire, qu'on ne trouve nulle part sur l'Histoire ancienne de Genève. Un Savant très distingué vient de me dire, que non seulement, come le dit SPON, CHARLEMAGNE passa à Genève, mais encore qu'il y tint les Etats Généraux, en 773. Avant lui les Rois de Bourgogne, CHILPERIC, Oncle & Neveu, GODSIL & GONDEBAUD se plaisoient à y faire leur séjour, & à y administrer la Justice à leurs Sujets. Il n'est pas vrai que l'Empereur HONORIUS ait cédé Genève à aucun Roi de Bourgogne.

& Immunités de la Ville de *Genève*, & reconnoissoit, que si elle lui avoit fourni des troupes, ce n'étoit pas qu'elle y fut obligée, par aucun devoir, mais qu'elle l'avoit fait par amitié, come une Ville alliée & voisine.

Une preuve très forte que cette Ville étoit Souveraine & indépendante, c'est que les Syndics de la Ville aiant acheté de MONTCHENU, quelques terres aux environs du Pont d'Arve, LOUIS, Duc de Savoie, Fils du Pape FELIX, non-seulement approuva cette Vente, mais cèda même, aux Genevois tous les Droits qu'il avoit sur ces terres, en qualité de Seigneur SUZERAIN, ce qu'il n'auroit pas fait sans doute, s'il eût transigé avec des Homes *liges*, c'est à dire avec des Vassaux. Enfin, par le Traité fait du tems de l'Evêque Pierre de la BAUME, entre la Ville de *Genève*, & le Duc de Savoie, entre les mains des Cantons Suisses, & les Alliés de *St. Gal* & de *Valais*, pris pour Arbitres, il y eût un jugement rendu en 1531. en faveur de la République de Genève, qui fut reconüe pour Souveraine. FRANÇOIS I. HENRI III. & HENRI IV. Roi de France, & leurs Successeurs l'ont considérée come telle, & en cette qualité, elle fut comprise & reconüe dans le Traité de *Vèruins*.

Depuis lors, *Genève* a joui de toutes les douceurs d'une heureuse & constante paix,

qui n'a été altérée que par quelques nuages que la Providence a bientôt dissipés. Les troubles civils durent peu, & l'harmonie entre tous les Corps de l'État est bientôt rétablie, quand on n'a de part & d'autre que de bones intentions, & que l'on aime sincèrement sa Patrie. Mrs. D'ALEMBERT & ROUSSEAU ont rendu justice au Gouvernement de *Genève*, lorsqu'ils ont loué sa modération, & son amour pour l'Ordre & pour la Justice. Il y a peu de Peuples mieux gouvernés que l'est celui de *Genève*, qui jouit, à l'ombre des Loix, de tous les dons de la Nature & de la Grace; la Religion concourt au repos & à la prospérité publique, en recomandant l'ordre & la paix. Ses Ministres, par leur union & leurs mœurs, donent l'exemple aux autres Citoyens, & leur servent de modèles, en pratiquant eux mêmes ce qu'ils prêchent, & ce qu'ils enseignent. La pureté de leur Doctrine, si conforme à la Raison & à l'Évangile, est un grand motif à la croire, & à l'observer; elle est en même tems un grand préservatif contre l'incrédulité, & la superstition.

Les Sociétés particulières y sont agréables, parce que la médisance & la calomnie y ont peu de Partisans, & que l'on n'est pas tenté de dire, ce qu'on ne prend pas plaisir à écouter. M. de VOLTAIRE qui fait son séjour dans une jolie Campagne près de cette Ville, &

qui conoit bien le caractère de ses habitans ; dit quelque part , que les puérités malignes, les brochures fatiriques, pour ne rien dire de plus, y sont absolument ignorées, que chacun n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce de l'agriculture, de l'étude, & de la culture des Arts. Heureux de mériter en éfet un jugement si avantageux ! Ce qui affermit son bonheur, c'est l'amitié de ses Voisins & son Alliance avec les Suiffes (*).

Le sage Auteur qui prend le titre de l'*Ami des Homes*, & qui l'est véritablement par les conseils judicieux & utiles qu'il leur donne, ne pense pas moins favorablement des Suiffes, que M. de VOLTAIRE des Genevois. Voici l'exhortation qu'il leur adresse.

Vous sages Helvétiens, dont les mœurs, la sagesse, le courage & la modération vous ont concilié la confiance & le respect univer-

(*) Les Suiffes jouissent à peu près des mêmes avantages, & sont trop sages pour penser à s'agrandir, ainsi que le présuinoit M. de MONTESQUIEU, qui dans un de ses Ouvrages semble prédire la grandeur future du Canton de Berne. Le célèbre HUET, Evêque d'Avranches a mieux prophétisé, lors qu'il dit dans son Histoire de la Navigation des anciens, que si quelque jour, il s'élevoit parmi les Russes un Prince avisé, qui sût façonner & adoucir leur Esprit féroces, cette Nation deviendroit formidable à tous ses voisins. Nous voions aujourd'hui l'accomplissement de cette Prophétie, faite il y a près de cent ans.

fel ; vous chés qui la Paix & l'Humanité, (souvent exilées, presque toujours inquiétées ailleurs) établirent un empire assuré & tranquile; vous qui possédés la simplicité laborieuse, l'inocence raisonnée, les deux plus forts remparts dont les Homes, dont une Cité, dont un Peuple puissent être munis, ne donnés pas dans les vües compliquées qui agitent ailleurs les humains, & les plongent dans les horreurs de la Guerre (*).

Que les Nations orageuses, livrées aux vapeurs de l'ambition & de l'intèret, gravent sur des feuilles legères, les biens imaginaires de la possession de la cupidité; vous Peuples, qui voulés être tranquiles & heureux, ne faites cas que des biens que la Providence a mis sous vos pieds, que du Soleil qui luit sur

(*) On dit que les Suiffes sont aujourd'hui moins guerriers qu'autrefois, sans avoir moins de courage ; si cela est peut être ont-ils gagné du côté de la douceur des mœurs. Il est certain qu'ils n'aspirent pas à faire des Conquêtes. Tout Citoyen étoit autrefois Soldat, mais depuis que les Nations se sont policées, & sont devenües moins barbares, elles ont connu les dangers de la Guerre, & les horreurs qu'elle entraîne après soi. Les Spartiates guerriers étoient ils fort heureux ? Le Peuple Romain vainqueur des Nations étoit esclave, & déchiré par la discorde.

vos têtes, que des Frères que Dieu plaça à vos côtés, que des vertus qu'il grava dans leurs cœurs & dans les vôtres.

Aimés la Justice, la simplicité & la Paix. La Justice peut régner par tout, mais elle n'est Citoyenne que dans les Champs. L'Innocence est étrangère dans les Villes. La Simplicité est Héroïsme sous le dais; elle est convenance sous le feuillage. Le vrai courage consiste à aimer la Vertu, à la pratiquer, & à maintenir la Paix.

Ce langage est à peu près le même que celui de M. ROUSSEAU Citoyen de Genève, & c'est presque le même stile. Ce fameux Ecrivain mérite d'être placé à côté des JALABERT, des CRAMER, des ABAUZIT, des DELARIVE, des TURRETTINS; des TREMBLAIS, des VERNET, des BURLAMAQUI, des TRONCHIN, des LULLIN, des SARRASINS, des CALANDRINS, des BAULACRES, des DE ROCHES &c. dont on a fait l'Eloge dans le Journal Helvétique. Genève a produit depuis peu plusieurs Auteurs célèbres. M. CHARLES BONNET qui vient de publier un excellent *Traité analitique sur l'ame*, en augmentera la Liste. En vain déclame t'on contre les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts, il est certain qu'en multipliant nos connoissances & perfectionnant notre goût, ils adoucif-

sent les mœurs, & font l'ornement de l'Etat.

Ce qui fait le plus d'honneur à la Suisse Protestante & à Genève, c'est leur amour pour la Religion Réformée, ou ce qui est la même chose pour le vrai Christianisme (*). C'est là où il est professé & enseigné dans toute sa pureté. La lecture des Livres sacrés y est fort recommandée, & fait l'un des principaux articles du Culte Divin. On y a travaillé, avec succès, à de nouvelles Versions de l'Ecriture Sainte, qui ne fauroient être trop perfectionnées.

Un habile Journaliste se plaint de ce qu'on a négligé la traduction de la Bible, qui a un grand besoin d'être revue, soit pour la clarté des pensées, soit pour la pureté & la netteté des expressions. Voici ce qu'il dit à ce sujet.

(*) C'est à faire conoitre la Religion, & à en prouver la vérité que les grands Homes dont on a parlé ont principalement consacré leurs travaux. On ne rapelle point ici la mémoire des Homes illustres que Genève a produit autrefois ; parce qu'on l'a déjà fait dans quelque'autre Essai, & si l'on place à côté des Genevois M. ABAUZIT, quoi que François, c'est qu'il a été élevé à Genève, qu'il y a étudié, & qu'il y fait son séjour.

Il n'y a point, dit-il, de Livre qu'on traite avec plus d'indifférence que la Bible, depuis que nôtre Langue s'est perfectionnée & que nous avons le vrai goût de la Littérature. On voit tous les jours paroître d'excellentes traductions des meilleurs Livres de l'antiquité, où le sens des Auteurs est rendu avec la dernière clarté, leur esprit & leur génie exprimé avec force, leur sujet orné de toute l'élégance, & toute la grandeur que peut fournir nôtre Langue, mais on refuse un soin si raisonnable, à nos seuls Livres sacrés, les plus anciens & les plus estimables de tous; quoique les circonstances où nous sommes, rendent la lecture de ce Saint Livre si nécessaire, pour combattre avec succès les Incrédules, qui semblent aujourd'hui lever le masque, & réunir toutes leurs forces contre la Religion Chrétienne.

Les anciennes Versions sont d'un stile dur & barbare (*), souvent inintelligible, capable de
rebuter

(*) Comme la Langue Française ne s'est perfectionnée que peu à peu, on n'a pû corriger les anciennes Versions des Livres sacrés, que successivement. M. BENOIR a remarqué que les Reformés firent divers changemens à la Paraphrase des Psaumes par CLEMENT MAROT, quand ils l'appliquerent à leur usage, parce qu'il y avoit des expressions dur & peu graves.

rebuter & de dégouter de la lecture de la Bible, quiconque a quelque connoissance de la pureté & de l'élégance du stile d'aujourd'hui. Les Auteurs des Dissertations libres & sincères, sur les moiens de faire fleurir la Religion en Angleterre, loüent quelques Versions du Nouveau Testament, en particulier, celle de *Berlin*, & celle de *Genève*, écrites d'un stile pur, simple & nerveu. Le *Vous*, employé à propos ne choque point les Critiques, éclairés & judicieux. Ils le regardent come étant de la bienséance, conforme à nos mœurs, & au génie de la Langue Françoisse. Le *Toi*, trouve naturellement sa place dans les Prières, dans le grand sublime, dans une espèce d'enthousiasme où l'ame sort, pour ainsi dire, de Règles, pour les mieux observer; & se livre, dans un saint zèle, à toute l'impétuosité de ses mouvemens.

J'ai cité ici ce morceau, parce qu'il fait l'éloge de la Version du Nouveau Testament faite à *Genève*; & qu'il paroît par-là, que nos Théologiens s'occupent avec succès, à tout ce qui a raport aux progrès de la Religion Chrétienne, qui est le grand but de leur Ministère.

On est surpris qu'une petite République, telle que *Genève*, ait pû maintenir sa Liberté & prospérer même, tandis que de puissans États sont tombés en décadence; c'étoit là

dit-on, un de ces Problèmes qui étonnoit le Père COTON, fameux Jéfuite. On assure qu'il demanda au Diable la folution de ce Problème, & que c'étoit une des Questions qu'on trouva par hazard écrites de fa propre main. Les Athées, qui nous parlent fans cefle de la nature, fans remonter à fon Auteur, difent que la confervation de *Genève* eft la fuite des Loix Générales, par lesquelles la nature gouverne le Monde; mais on leur demande, quelle eft l'origine de ces Loix générales: Elles ne fe font pas établies d'elles même; il n'eft point d'effet fans caufe: Celui qui les a établies en eft l'Auteur, & cet Auteur nous l'apellons DIEU. La nature en elle même n'eft rien, ou elle n'eft que la production de l'Etre fuprême. Toutes les Créatures, foit intelligentes, foit matérielles, font fon ouvrage. On ne fauroit dire que ce foient les couleurs, le deflein, le pinceau du Peintre qui aient formé un tableau; c'eft fon génie, qui a enfanté le plan & l'a mis en exécution. Le hazard, ou une caufe aveugle, telle que la nature, ne peut faire naître l'ordre & l'harmonie, & les maintenir.

Ce n'eft donc qu'un grand & fage Protecteur qui a donné l'existence à toutes chofes, & qui la perpétue, come il le juge à propos; c'eft fa Providence qui a garanti *Genève* en particulier, de tous les dangers auxquels elle

a été exposée ; c'est sa main puissante , qui a sauvé du naufrage , cette petite & foible nacelle , au milieu des vents qui l'agitoient , & sembloient vouloir l'engloutir. Tempêtes au dehors , orages au dedans , sa voix a tout calmé ; les flots impétueux se sont brisés , ainsi que les vagues de la Mer s'arrêtent sur le rivage.

Nous jouissons d'une profonde paix, depuis l'an 1603. Nous avons vû les Arts , le Commerce , & les Sciences fleurir dans le sein de nôtre Patrie. L'abondance a été dans ses murs & la prospérité dans ses Palais. La Terre , ailleurs ingrate & stérile , s'est couverte en nôtre faveur de fruits & de grains , de toutes les sortes. Nos Greniers ont été remplis avec facilité , & ne nous laissent pas craindre la disette : Le bruit des armes , qui répand la terreur & l'épouvante dans les tristes contrées , ravagées par les horreurs de la Guerre , ne se fait entendre ici que de loin. Les tremblemens de terre , si funestes à plusieurs Villes , se font à peine fait sentir dans nôtre heureuse Cité. L'air pur & serein qu'on y respire atermite la santé de ses habitans fortunes : Mais ce qui est le bien le plus précieux , la Religion qu'on y preche , est également éloignée de l'incrédulité & de la superstition.

Doctrine pure & aimable, si conforme à la Raison, aux besoins de l'Homme, au bien de la Société, c'est ici que vous êtes prêchée & enseignée, sans faste, sans obscurité, sans déclamation, avec cette noble simplicité, conforme à votre caractère & à votre institution. Avec quelle attention, quel ravissement n'êtes vous pas écoutée par ces Fidèles, ces sages Chrétiens Réformés, que l'intolérance & un aveugle fanatisme ont exilés de leur Pais, & qui trouvent ici cette manne, ce pain céleste, que la superstition leur avoit ôté !

C'est peu d'ouvrir un azile à leur piété; nos Temples ont été réparés & multipliés; le Culte Divin est exercé, non avec une fausse magnificence, & un vain éclat, mais avec une splendeur digne de lui.

Que n'aurois-je pas à dire de la sagesse du Gouvernement ! Qui mieux que nous pourroit dire avec **PLINE**, écrivant à l'Empereur **TRAJAN** : „ Les Romains sont heureux d'a-
voir un Prince bon & équitable, qui les ga-
rantit de la domination d'un Maître.





FRAGMENS HISTORIQUES.

XV.

F R A G M E N T.

JE reviens enfin aux Israélites sur les bords de la Mer Rouge. Peu éloignés de la Terre promise, guidés par MOÏSE, & visiblement protégés par le Très-Haut, ils se croioient au comble de leurs desirs, & ne prévoioient plus d'obstacles. Mais à peine ont-ils traversé pendant trois jours le Désert de *Shur*, sans y trouver d'eau, si ce n'est celle de *Mara*, qui étoit fort amère, qu'ils se plaignent hautement; ils éclatent en murmures contre Dieu & contre MOÏSE. Du bois d'un certain arbre indiqué par l'Être suprême, est jetté dans ces eaux, les adoucit, & ce Peuple indocile y étanche sa soif. On campe ensuite à *Elim*, où douze Fontaines & septante Palmiers les engagent à rester environ trois semaines.

Le Peuple Hébreu dans le Désert.

Ses murmures.

Cependant la colonne miraculeuse qu'ils étoient obligés de suivre, les conduit vers le désert de *Sin*, où ils comencent à manquer de Provisions. Nouvelles plaintes.

nouveaux murmures. On regrette l'abondance de l'Égypte. Dieu toujours plus tendre, qu'ils ne font ingrats, manifeste sa gloire à leurs yeux, du côté du désert. Il daigna du sein de la nuée, leur confirmer ce qu'AARON leur a déjà annoncé de sa part, qu'il va leur faire pleuvoir du pain du Ciel.

Caille &
Manne.

On étoit alors vers la moitié d'Avril. Nos voyageurs atcstent, que c'est là le tems où les Cailles passent la Mer Rouge en prodigieuse quantité. Dieu dirigea le vol de ces oiseaux du côté de son Peuple. Ils en virent bientôt venir des nuées. Tout leur Camp en fut couvert. Quelques heures après la Manne tomba vers le désert. Le lendemain dès la pointe du jour MOÏSE les y conduit, leur montre une espèce de rosée blanche qui couvroit la terre, & selon l'ordre expres de Dieu, il leur défend d'en recueillir plus d'un Homer par tête. On ramasse ce pain avec beaucoup d'avidité; presque personne ne se fixe à la quantité prescrite. De retour dans leurs Tentes, ils en font des gateaux. Malgré la défense formelle de l'Être suprême, quelques Juifs, soit par curiosité, soit par précaution, gardèrent une partie de leur Manne, & la trouvèrent puante & remplie de vers. Le sixième jour, on en

recueillit une double portion ; parce qu'il n'en tomba pas le lendemain, jour de Sabbath, ou de repos. Pour perpétuer à jamais le souvenir de ce pain, MOÏSE en conserva un Homer.

On quitta cependant le désert de Sin, & l'on s'avance vers le Mont Horeb. A Rephidim, l'eau manque, & tous les bienfaits de Dieu sont oubliés. Ce Peuple fougueux demande d'une voix menaçante ; où il pourra trouver de l'eau. MOÏSE fait de vains efforts pour calmer leur fureur. Devenus forcenés ils alloient le lapider, lorsque Dieu lui comande de fraper un rocher de sa verge. Il obéit ; & les eaux coulent de toutes parts en abondance.

Partis de Rephidim, les Hébreux s'avancoient vers le Mont Horeb, lorsque les Amalécites fondent brusquement sur eux, & les chargent. JOSUE' que sa va-
leur, sa conduite & son zèle rendront di-
gne de remplacer MOÏSE, fait tête à l'Enemi avec un Corps suffisant de Troupes, tandis que le Législateur avec AARON son Frère & HUR, placé sur le fomet d'un côteau voisin, d'où il découvre le champ de bataille, lève vers le Ciel des mains suppliantes. Tant qu'il les tient ainsi élevées, JOSUE' a l'avantage ; mais dès qu'apesanties elles retombent vers la terre, AMALEC ré-

Défaite
d'Ama-
lec.

pare ses pertes. Enfin AARON & HUR le font asseoir sur une pierre, & soutiennent chacun une de ses mains jusqu'au coucher du Soleil. Les Amalécites défaits prennent alors une fuite honteuse, & MOÏSE reçoit l'ordre de leur déclarer une guerre éternelle, & de les exterminer entièrement. Puntion rigoureuse, mais juste, puisqu'alliés de fort près aux Israelites, ils n'avoient pu sans inhumanité attaquer un Peuple fatigué par une longue marche, que la chaleur & la soif avoient presque réduit aux abois, & qui d'ailleurs n'avoit comis aucune hostilité à leur égard.

Cette victoire ouvroit un nouveau chemin aux vainqueurs vers le Mont Sinai. MOÏSE, qui par le conseil de JETHRO son Beau-Père, venoit d'établir des Juges inférieurs, & ne s'étoit réservé que la connoissance des Causes les plus importantes, donne le signal du départ, vers le commencement du troisiéme mois depuis la sortie d'Égypte.

On arrive à la Montagne de Sinai où les plus glorieuses merveilles alloient s'operer. Tandis que le Peuple dresse ses Tentes au loin, son Chef se rend au haut de la Montagne. C'est là que le Seigneur lui ordonne de rapeller aux Juifs tous les prodiges qu'il a faits pour eux, & de leur déclarer

de sa part, qu'il les aimera tendrement, s'ils obéissent à ses Comandemens. Dès que MOÏSE s'est acquité de cette comission, il retourne sur la Montagne, d'où il revient bientôt vers le Peuple pour lui ordonner de laver ses habits, & de s'abstenir de tout Commerce charnel. On place des barrières au tour de la Montagne, avec défense de toucher à aucune de leurs extrémités sous peine de mort. Trois jours entiers sont employés à ces entretiens de Dieu avec MOÏSE, de MOÏSE avec le Peuple, & à tous les préparatifs de la Publication de la Loi.

Enfin ce jour à jamais mémorable arrive; le Chef à la tête du Peuple marche vers le Côteau, rendu redoutable, par les feux, les tonnerres, par le son éclatant de la trompète, & une épaisse nuée. Au milieu d'un spectacle si terrible, le son de la trompète se fait entendre avec plus de force: Dieu appelle MOÏSE qu'il envoie pour voir si le Peuple se tient dans un éloignement respectueux. Il revient avec AARON; le bruit cesse, & l'on entend l'Éternel prononcer du milieu du feu & de la fumée, dix Loix principales, base de toutes les autres, que MOÏSE grava ensuite sur deux Tables de pierre. Le Peuple éfraié se retire à une plus grande distance, & dès que

la Voix Divine a cessé, il s'approche en tremblant de MOÏSE, & le conjure que ce soit lui désormais qui leur parle, & non pas Dieu. „ Nous nous soumettons, ajoutent-ils, nous sommes convaincus de la „ Divinité de votre Mission “. Ce n'est „ point une crainte fervile, reprend le sage Législateur, mais une confiance filiale, une juste soumission, que le Seigneur veut vous inspirer par cet auguste „ appareil. N'oubliez jamais ce jour glorieux, où le Maître des humains vient de „ vous préférer à toutes les Nations “. Il retourne ensuite sur la Montagne, où Dieu ajoute au Décalogue un petit nombre de Loix Cérémonielles. Je traiterai dans la suite tous ces objets avec les détails convenables.

Immédiatement après MOÏSE élève un Autel, offre des Holocaustes, lit au Peuple tous les articles de l'Alliance, exige d'eux la promesse solennelle de les observer, fait l'Asperfusion du sang des victimes, sur l'Autel, sur le Livre & sur les assistans. Douze pierres sont dressées par son ordre, une pour chaque Tribu, come un monument de cette auguste Alliance.

Après cette cérémonie, il prend avec lui AARON, NADAB, ABIHU & septante Anciens, qu'il mène sur la Montagne, où

Dieu leur donne une marque sensible de sa présence, en offrant à leurs regards le pié d'un Trône parfemé d'étoiles, & qui paroïssoit fait de pierres de Saphir. Il monte ensuite avec JOSUE' sur un endroit plus élevé de la Montagne, après avoir remis aux Anciens le Gouvernement du Peuple pendant son absence. Quelques jours après il entre dans la nuée, où il reste quarante jours. Ce fut là qu'il reçut les deux Tables de pierre, sur lesquelles les Comandemens étoient écrits. Là fut tracé tout le plan de la Religion Judaïque.

Cependant le Peuple qui avoit vû son Chef entrer dans la nuée, désespéroit de le revoir. Il s'assemble d'une manière tumultueuse autour de la Tente d'AARON. „ Donés nous, lui disent-ils, des Dieux „ pour marcher devant nous, ” & ce Prêtre, par un trait inoui de lâcheté, trop foible même pour balancer un seul instant, leur demande sur le champ d'apporter des joiaux, pour leur former un veau d'or. L'idole fut faite dès le lendemain. On la plaça sur un pié d'estal à la vue du Camp devant un Autel: *Voilà*, dit AARON aux aveugles Hébreux, *voilà les Dieux qui vous ont retiré d'Egypte!* On célébra une fête solennelle, par des holocaustes & des sacrifices de prospérité, & on la termina par des danses & des festins profanes.

Tables
brisées.

Dieu justement irrité informe MOÏSE de ce qui se passoit au Camp ; il le fait en termes foudroians , & le généreux Législateur sollicite encore instamment le pardon de ces ingrats. Toûjours acompagné de JOSUE', il prend les deux Tables & descend de la Montagne. A la vûe du veau d'or & de la joie criminelle de ses indignes adorateurs , son cœur est rempli d'indignation ; il brise les deux Tables & reproche à son coupable Frère un péché si horrible. Envain le Pontife lui alléguet-il pour se justifier, les instances séditeuses du Peuple. MOÏSE fait ôter l'Idole. Elle est brulée & réduite en poudre. On mêle cette poudre avec de l'eau. Les Enfans d'Israel en boivent. *Qui est du parti de l'Eternel*, s'écrie le Frère d'AARON ? A son ordre les Fils de LEVI s'assemblent ; ils courent l'épée à la main vers ceux qui célébroient cette fête idolâtre. Tout est immolé sans distinction de qualité, d'âge, de parenté, de sexe, d'amitié. Plus de trois mille coupables sont passés au fil de l'épée devant un Dieu presque aussitôt anéanti que formé. Ce zèle procura aux Enfans de LEVI la Prêtrise, qui, quoique moindre que celle d'AARON, leur donna droit aux dixmes de toutes les espèces, au Ministère inférieur des Tabernacles, & dans la suite à une

place dans les cours de justice de chaque Ville, & à d'autres glorieux Privilèges.

MOÏSE retourna sur la Montagne pour Secondes Tables. implorer les divines miséricordes. Ce ne fut pas sans succès.

Dieu adopta de nouveau son Peuple. Après quarante jours & autant de nuits, passés sur la Montagne sans boire ni manger, le Législateur en descend avec deux nouvelles Tables. Le Peuple, pour lui faire oublier ce que sa conduite passée avoit eû d'odieux, s'empresse d'apporter tout ce qu'il avoit de plus précieux, pour faire le Tabernacle, l'Arche, les Utenfiles, les Habits Sacerdotaux. MOÏSE vit en un jour à ses piés plus qu'il ne lui falloit, de pierres précieuses, d'or, d'argent, d'airain, de pourpre, d'écarlate, de fin lin, de bois de sittin, d'huiles aromatiques. En moins de six mois le Tabernacle fut dressé au pié du Mont Sinai; AARON & ses Fils installés dans le Sacerdoce ofrirent des sacrifices. Ainsi comença le Culte pompeux dans l'institution duquel Dieu eût égard à la grossièreté d'un Peuple incapable d'un Culte plus spirituel.

On se remet en marche, & en s'éloignant de Sinai, on perd le souvenir des Septante Anciens. prodiges qui venoient d'y arriver. Une longue route excite de grands murmures à Taberah. Sans l'intercession de MOÏSE,

le feu alloit exterminer les rebelles. Ici Dieu permet au Chef de son Peuple de choisir soixante & dix des principaux Anciens , connus par leur intégrité & leur sagesse , & de partager avec eux un Gouvernement si onereux. Ce qui fut exécuté.

Après le départ de Taberah , les féditieux entourent de toutes parts la Tente de MOÏSE. Au lieu de Mane on veut de la viande. Demande injuste , qui met le comble aux amertumes sans nombre de ce Serviteur de Dieu. Il auroit préféré la plus cruelle mort au pénible soin de conduire ce Peuple indocile & pervers. Pour calmer sa douleur , le Très-Haut lui ordonne de convoquer les septante Anciens à la porte du Tabernacle ; & tandis que sa gloire frappe les yeux de tout le Camp , il annonce qu'il leur enverra pour un mois tant de viande , qu'ils en seront bientôt dégoutés.

Ce fut là que ces Anciens reçurent le don de prophétie , qui leur resta toute leur vie. On étoit alors dans l'*Arabie Pétrée*, à quelque distance de la Mer Rouge. Un vent amena une immense quantité de Cailles. La moindre portion que chacun en ramassa , étoit de dix Homers , nombre prodigieux , mais qui ne paroît incroyable , qu'à ceux qui méconnoissent la puissance de celui qui les envoioit. Le Peuple se ratta-

soit avec avidité de ces mets exquis, lorsque la mort en enleva plusieurs, la viande encore à la bouche. Voilà où aboutit leur convoitise.

Dans le désert de Paran, MOÏSE re- Douze
çoit l'ordre de choisir douze homes, un de Espions.
chaque Tribu, & de les envoyer en Canaan. Il les chargea d'épier tout le País, d'examiner la force des Villes, celle des habitans, la nature & la fertilité du terroir. A leur retour, en passant par la vallée d'Escol, ces Espions y coupèrent une grappe de raisin, d'une grandeur énorme, que deux Homes apportèrent sur leurs épaules, suspendue à une perche. De retour au Camp ils vantèrent les richesses du País, & produisirent les fruits délicieux, qu'ils y avoient cueillis. Déjà le Peuple se livroit au doux espoir d'en faire la conquête, lorsque dix de ces Espions représentèrent l'impossibilité de cette expédition, exagérant la force des Villes, la taille gigantesque & la bravoure des habitans. CALEB & JOSUE' restèrent seuls fermes dans leur rapport, mais ne purent calmer la terreur panique d'un Peuple, qui en se comparant avec ces prétendus géants, ne se regardoit que come des fauterelles & des reptiles. Chaque trait de l'Histoire des Juifs en rend le tableau plus

odieux. Ils prennent la résolution de s'en retourner en Égypte. On parle déjà du choix d'un Conducteur ; ils soupirent après le Pais de leur esclavage. MOÏSE AARON , CALEB , JOSUE' , en voulant les rapeller à eux mêmes , alloient devenir les victimes de leur fureur , si la gloire de l'Éternel n'avoit paru dans la nuée au dessus du Tabernacle , si Dieu lui même n'avoit rempli ces rebelles de fraieur. MOÏSE ne pût tout à fait désarmer la vengeance céleste. Dieu jura qu'aucun de ceux qui étoient au dessus de vingt ans , excepté JOSUE' & CALEB n'entreroient dans le Pais de promesse ; mais qu'ils seroient vagabonds de lieu en lieu , pendant quarante ans , & que leurs cadavres pouriroient dans le désert. Une mort soudaine fut le prix des dix témoins , Auteurs de la sédition. Le Peuple consterné agrava bientôt sa faute , par une nouvelle défobéissance. Ils se reprochent leur crainte , & malgré les défenses de leur guide , ils veulent en effacer le souvenir par quelque exploit généreux. Ils courent à l'ennemi , mais les Amalécites & les Cananéens qui les attendoient de pié ferme , en firent un grand carnage & les poursuivirent jusqu'à Har-mah.

Cependant l'armée étoit toujours dans
le

le désert de Sehir. Les campemens étoient beaucoup plus longs qu'à l'ordinaire. L'Histoire Sainte nous a transmis très peu des événemens qui arrivèrent pendant ce long intervalle : Elle ne nous parle que d'un petit nombre de rébellions & de châtimens , fans en désigner ni les tems, ni les lieux.

Voici un de leurs plus grands forfaits. **CORE' & CORE'** ariére petit Fils de **LEVI** , l'un des ses Com-
 Chefs de la Tribu de ce nom, jaloux de plices.
 voir la maison d'**AARON** décorée du Souverain Pontificat , ne cessoit d'ourdir des trames criminelles. Il vint à bout d'attacher à son parti un grand nombre des principaux du Peuple, entr'autres **DATHAN** , **ABIRON** & **ON** , Chefs de la Maison de **KUBEN**. Il leva enfin le masque. Résolu de porter le premier coup à l'autorité de **MOÏSE** & d'**AARON** , il se met à la tête des siens , & ose reprocher en face à ces deux illustres Chefs, une ambition tirannique. **MOÏSE** étonné de son insolence, se prosterne sur sa face, & ne se relève que pour censurer les factieux. Il les fait consentir à paroître tous le lendemain à la porte du Tabernacle , un Encensoir à la main , où Dieu déclareroit ouvertement celui qu'il destinoit à une si éminente dignité. S'adressant ensuite à **CORE'** & à ses Lévites ,

il leur reproche leur ingratitude , & leur profane témérité. Il fait même dire en fereux à DATHAN & ABIRON de le venir trouver ; mais ils ajoutent au refus d'obéir, une réponse pleine d'outrages. Le Législateur en courroux supplie Dieu de n'avoir plus d'égard aux prières, ni aux offrandes de ces misérables.

Punis.

Des le matin du jour suivant, les deux Chefs d'Israel marchent vers le Tabernacle, où se rend aussi CORE' à la tête des factieux. Une foule immense de Peuple y acourt, pour voir le dénoüement, & peut être pour soutenir les rebelles en cas de besoin. Dieu, dont la gloire brilla dans la nuée, ordonne aux deux Frères de se séparer des coupables, de peur d'avoir part au châtiment qui alloit les enveloper. Le Peuple, sur les pas de ses deux Chefs, va jusqu'au lieu où se tenoient avec leurs Familles DATHAN & ABIRON, à l'entrée de leurs Tentes. MOÏSE prend la parole, fait retirer le Peuple à une certaine distance des conjurés, & annonce que la Terre va engloutir ces factieux. Elle s'ouvre à l'instant sous les pas des derniers, & absorbe leurs Familles & leurs Biens, tandis qu'un feu furnaturel consumoit devant le Tabernacle, CORE' & ses complices.

Le Peuple ne fut pas plutôt revenu de sa

première fraïeur, qu'il acufa MOÏSE & AARON, d'avoir fait mourir le Peuple de l'Eternel ; nom sacré, qu'ils osoient encore doner à une troupe rebelle. Les deux Chefs courent au Tabernacle, où par l'ordre de MOÏSE, qui prévoioit le fléau qui alloit fondre sur leurs têtes, AARON prend son encensoir, & fait propitiation pour le Peuple. Malgré sa promptitude, quatorze mille sept cents Hébreux étoient déjà morts, & ce ne fut qu'en se tenant entre leurs cadavres & les vivans, que le Pontife arrêta les progrès du mal.

Quel Peuple que les Juifs ! quels forcés ! s'ils ne regardoient MOÏSE, que comme un imposteur, versé dans la Magie des Egyptiens, tant de terribles éfets de son art, ne devoient-ils donc pas les arrêter ? Et s'ils étoient persuadés de sa Mission Divine, qu'elle étrange fureur les faisoit si souvent courir à leur ruine ?

Cependant pour qu'AARON exerçat enfin son Ministère, sans oposition, Dieu lui ordone, ainsi qu'aux Chefs de chaque Tribu, de déposer jusqu'au lendemain dans le Tabernacle, des verges d'Amandier, avec leurs noms écrits dessus. Celle d'AARON fut trouvée seule, revêtue de boutons de fleurs, & d'amandes, & MOÏSE reçut ordre de la placer dans l'Arche, come un

monument de l'incrédulité des Israélites ; & dès-lors il fut défendu sous peine de mort à tout le Peuple , hormis aux Fils du Pontife, d'entrer dans le Tabernacle.

Nous voici parvenus à la trente neuvième Année depuis la sortie d'Égypte. Pendant ce tems, malgré les miracles divins , malgré tant de bienfaits multipliés , tant de terribles châtimens , malgré les perpétuelles exhortations de MOÏSE , la vie des Hébreux ne fut qu'un cercle continué , de murmures , d'idolatries , de chutes & de rechutes.

ARAD.

Pour pénétrer enfin dans cette Terre si désirée , ils se transportent au chemin des Espions ; mais ils y sont taillés en pièces par ARAD, un des Rois des Cananéens , qui fait sur eux un butin considérable. Irrités de ce malheur , ils font vœu de mettre à l'interdit toutes les Villes d'ARAD. Ils le défont dans une seconde Action , détruisent quelques unes de ses Villes, donent au champ de bataille , le nom d'Anatheme c. à. d. entière destruction.

MOÏSE
désobéit.

Sur le refus du Roi d'Édom , fait en termes honêtes , les Israelites , prennent le chemin de la Montagne de Hor , où MARRIE Sœur de MOÏSE mourut âgée de cent trente ans. A Kadis , ils manquèrent d'eau , & murmurèrent. Dieu ordona à MOÏSE de

parler seulement au rocher pour en faire sortir. Soit par un mouvement d'impatience, soit par défiance, il frapa deux fois le rocher de sa verge, en usant même de termes peu convenables. Aussi fut il condamné à ne point entrer dans le Pais de promesse, de-même qu'AARON, apparemment complice de sa faute. Ce Pontife, peu de tems après, fut conduit par MOÏSE, avec son Fils ELEAZAR au sommet de la Montagne de Hor, à la vue de tout le Peuple. Là MOÏSE lui ôta les habits sacerdotaux, & en revêtit ELEAZAR. AARON mourut sur le champ âgé de cent vingt trois ans, & fut enterré dans cet endroit. Les Enfans d'Israël le pleurèrent pendant trente jours.

Mort
d'AARON.
ELEAZAR
PONTIFE.

Dès que le tems du deuil fut expiré, on vint camper à Zalmonach. Là fatigués de la marche, & craignant de manquer de vivres, ils murmurent contre MOÏSE, avec tant d'audace, que Dieu pour les punir, envoie au milieu d'eux des serpens brûlans, qui en détruisent un grand nombre. Le reste conjure MOÏSE de trouver quelque remède à un mal si cruel; & Dieu lui fait faire d'airain un serpent de la même figure, que ceux qui les mettoient à mort. Il le dressa dans un endroit élevé,

Serpent
d'Airain.

afin que tous ceux qui avoient été mordus, puffent être guéris en le regardant.

SEHON.

SEHON Roi des Amorréens, qui résidoit dans l'ancienne contrée des Moabites, reçoit avec fierté les Ambassadeurs de MOÏSE, & bien loin de permettre aux Israélites de passer par son Pais, il marche contr'eux. Mais Israel le fit passer au fil de l'épée, & s'empara de ses Villes depuis le torrent d'Arnon jusq'au Jabbok.

OG.

Peu de tems après OG, Roi de Basan, s'oppose aussi au passage des Juifs. C'étoit un ennemi formidable, le dernier de la race des géans. On a longtems conservé à Rahab, Capitale des Ammonites, un énorme lit de fer de neuf coudées de long, qui, si l'on en croit les Rabins, ne lui avoit servi que de berceau. Son Roiaume ne contenoit pas moins de soixante Villes ceintes de murailles. Il étoit abondant & peuplé. OG épousa donc la cause de SEHON, fut tué dans la bataille, & tout son Pais devint la proie du vainqueur.

BALAC.

BALAC occupoit le Trône de Moab, lorsque les Israélites victorieux campèrent dans ses plaines. Epouvanté à leur approche, & ne sachant pas d'ailleurs que Dieu leur avoit défendu de tenter la conquête du reste de son Pais, il assemble les principaux de ses Sujets, & se ligue avec les Ma-

dianites & les Ammonites ses voisins. On résolut dans une conférence d'envoyer chercher BALAAM, fameux Prophète, afin qu'il exterminât par ses malédictions un Peuple, dont l'approche feroit l'étrai de toutes parts. BALAAM demouroit à Pethor, Ville de Mésopotamie sur l'Euftrate. Il pria les Ambassadeurs de lui doner une nuit de tems, afin de consulter Dieu, s'il devoit aller avec eux, & maudire les Israélites ou non. Il leur déclara le lendemain, qu'il ne pouvoit maudire un Peuple que Dieu avoit résolu de bénir. On lui envoie une seconde Ambassade de personages plus distingués, qui lui font les plus magnifiques promesses. „ Nulle récompense au mon-
 „ de, répond-il d'abord, ne me portera
 „ à prononcer des oracles défavoués de
 „ Dieu. „ Cependant séduit ensuite par les ofres de BALAC, il sollicita & obtint la permission de partir, mais à condition qu'il ne diroit rien, que ce qui lui seroit dicté par l'Etre suprême. Il part donc avec les Ambassadeurs, & se tient dans le chemin assés loin d'eux avec ses deux Serviteurs. Un Ange placé sur sa route fit briller aux yeux de l'Anesse du Prophète une Epée nue, qu'il tenoit à la main. Ce fut dans cette occasion, qu'après avoir été frappé trois fois, cet animal demanda distinctement &

son Maître, pourquoi il la frapoit ainsi. Sans faire attention au prodige, BALAAM s'abandonoit à son couroux, lors qu'enfin il aperçût l'Ange, & se prosterna sur sa face. Saisi de crainte, il offre de retourner sur ses pas. L'Ange lui permet de poursuivre son chemin, mais à condition, qu'il ne dira que ce que Dieu voudra lui dicter. Voilà sans doute un événement bien extraordinaire. Les Juifs, malgré leur passion pour le merveilleux, n'ont pû en avouer la réalité. PHILON l'omet dans son Histoire. D'autres prétendent que ce ne fut là qu'une vision prophétique. Ils oublient tous combien est puissante la main de celui seul, qui peut opérer des miracles.

Dès que BALAAM fut parvenu aux Frontières de Moab, le Roi vint à sa rencontre, l'emmena à Huthsoth, où il le régala avec les Ambassadeurs. Le lendemain il le fit monter aux hauts Lieux de Baal, sur le Mont Ararim, d'où il pouvoit voir tout le Camp des Hébreux. C'étoit alors une notion adoptée, qu'il y avoit un moien de faire des imprécations, qui produisoient leur éfet, non seulement sur des particuliers, mais même sur des Armées & des Nations entières.

On dresse donc sept Autels par l'ordre de BALAC à l'honneur du vrai Dieu. On

ofre des viâtes fur chacun d'eux. La même cérémonie fe réitére deux fois en d'autres endroits de la Montagne. Après les deux premiers facrifices , le Prophète alla pour rencontrer des enchante-mens , c. à. d. qu'il cherchoit tous les moïens d'obtenir la permiffion de maudire les Juifs , mais fans succès. A la troi-fième fois , quoique contre fon inclination , il les bénit & chargea de malédictions tous ceux qui les maudioient. BALAC indigné lui ordone de partir fur le champ ; mais BALAAM , avant que de s'en aller , prononce une magnifique Prophétie fur les triomphes futurs d'Israel , & fur la destinée de différentes Nations.

Cependant il indique au Roi & à ses Al- Fête de
 liés un moien de leur nuire , qui étoit de BAAL-
 les faire tomber dans l'idolatrie & la rébel- PEOR.
 lion. „ Que BALAC , dit-il , ordone à ses
 „ Sujets de célébrer une Fête à l'honneur de
 „ BAAL-PEOR , & qu'il y fasse venir les
 „ Israélites. ” Ce stratagème ne réussit que
 trop bien. On affembla les plus belles Fil-
 les de Moab & d'Ammon , & l'on comença
 une Fête profane, où l'on s'abandonoit aux
 excès de la plus honteuse volupté. Les Hé-
 breux y acoururent. Enchantés des traits
 raviffans de ces féductrices , ils ne tardé-
 rent pas longtems à se fouiller avec elles ,

& passèrent aisément de l'impureté à l'idolâtrie. Quelques uns même eurent l'audace d'en amener au Camp avec eux. Horrible complication de crimes, qui leur attirera une plaie, qui détruira 24,000 hommes, sans compter ceux que MOÏSE fit mettre à mort. On pendit tous ceux qui se trouvoient coupables d'idolâtrie sans aucune considération. ZIMRI, l'un des Chefs de la Tribu de SIMEON, avoit osé conduire dans sa Tente CORBI jeune Princesse Madianite, à la vue de MOÏSE, & de tout le Peuple alors occupé à pleurer son crime à la porte du Tabernacle. PHINE'ES, Fils du Grand Prêtre ELEAZAR, animé d'un saint zèle, entre dans la tente & punit le crime en transperçant les deux coupables, dans l'instant même qu'ils le comettoient.

Défaite
des Ma-
dianites.

Le succès de cette ruse avoit rempli les Madianites de joie; mais ils apprirent bientôt l'ordre positif que MOÏSE avoit reçu de les exterminer. Ils passent donc leurs Forces en revue, & remplissent leurs Châteaux de tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense: PHINE'ES, à la tête de douze mille combatans, rendit ces précautions inutiles. Ils furent défaits; tous les mâles, parmi lesquels se trouve BALAAM, passés au fil de l'épée; leurs Villes & leurs Châteaux réduits en cendres; leur País

dévasté. Le vainqueur en emmena six cent septante cinq mille brebis, septante mille bœufs, soixante un milliers d'ânes; trente deux mille de leurs vierges furent menées en captivité. Ainsi la perte des Madianites fut l'ouvrage de leur folie & de leur méchanceté; ainsi fut entièrement retranchée une branche de Madian, & ce ne fera que pour punir son Peuple toujours indomptable, que Dieu leur laissera réparer leur perte.

Un immense butin aiant été apporté à MOÏSE & à ELEAZAR, ils en firent distribuer un cinquième aux Prêtres, & un autre cinquième aux Lévites. La vue de tant de Femmes captives, & le souvenir du terrible châtement infligé au Peuple, déterminèrent le Législateur à ne leur point faire grace. On n'épargna que les vierges.

Ce fut après cet événement que se fit le dénombrement de tous les Enfants d'Israël en état de porter les armes c. à. d. depuis vingt ans jusqu'à soixant; il s'en trouva six cents & un mille sept cents trente, sans compter les Lévites, qu'on dénombrâ aussi depuis l'âge d'un mois & dont on trouva vingt trois milles. Le Peuple étoit alors dans la plaine de Moab, près du Jourdain, vis à-vis de Jéricô. Là fut aussi donné l'ordre de distribuer la Terre de

Dénom-
brement.

promission par le sort entre les Tribus , en parties proportionnées au nombre d'Homes qui les composoient.

Mort de
MOISE.

Par l'ordre de Dieu , MOISE se rend au fomet de Nebo , & promène ses regards sur le Pais promis. Il y apprend que sa fin est proche , & dès-lors il emploie à mettre tout en ordre le peu de jours qui lui restoient. Il comence par établir JOSUE' son successeur, d'une manière autentique & solennelle. Il lui impose les mains , le présente à ELEAZAR , lui done les directions nécessaires , & le fait enfin proclamer Chef & Général de tout Israel. Il l'exhorte plusieurs fois à s'armer de force & de courage , afin d'introduire le Peuple confié à ses soins , dans ce Pais , qu'il recherchoit depuis tant d'années. MOISE déclara en abrégé au Peuple lui même les volontés de Dieu. En diverses occasions il leur adressa des Discours tendres & patétiques , & pour faire plus d'impression sur leurs esprits il composa un Cantique , où toutes ces grandes vérités sont exprimées avec une énergie & une sublimité inimitables. Le stile , la beauté des expressions , la magnificence des pensées , tout y annonce , que l'ame de ce grand Législateur aqueroit d'autant plus de force , qu'elle se voioit plus proche de son départ.

Après avoir prononcé dans la plaine de Moab une bénédiction prophétique en faveur des douze Tribus rangées autour de lui, MOÏSE monta pour la dernière fois sur la Montagne de Nebo. Il y contempla la Terre de Canaan, & y mourut âgé de cent vingt ans. Dieu transporta son corps dans une vallée de Moab, & l'y enterra dans un lieu si caché, qu'il n'a point été découvert depuis. Le Peuple le pleura un mois entier suivant l'usage. On ne peut faire l'éloge de cet admirable Législateur en moins de mots & avec plus de force que l'Auteur des trois derniers versets du dernier Chapitre du Deuteronomie. „ Il ne s'est „ jamais levé de Prophète en Israël, come „ MOÏSE, qui ait connu l'Eternel face à face ; dans tous les signes & dans tous les „ miracles que l'Eternel l'envoia faire, au „ Pais d'Egipte, devant PHARAON & tous „ ses Serviteurs, & tout son Pais, & dans „ ce qu'il fit avec une main forte & dans „ toutes ces œuvres grandes & terribles, „ que MOÏSE fit à la vûe de tout Israël. „ Outre le Pentateuque, on lui a attribué, mais avec beaucoup moins de certitude, divers autres ouvrages.



L E T T R E

De Mad. à son Fils.

ON a beaucoup écrit, mon Fils, sur les moiens d'atacher les homes à l'amour de la vertu & de leurs devoirs & de se garantir de la corruption qui se glisse si aisément dans leur cœur. Cette question a ocupé dans tous les tems les Philosphes les plus profonds & les plus grands Homes d'Etat. Sans vouloir entrer dans des discussions au dessus de mes forces, il me semble que de tous les Gardiens, qu'on nous a donés pour conserver la pureté de nôtre ame, il n'y en a point de plus fidèle que le respect que nous devons nous porter à nous mêmes, en consideration de l'excellence de la nature humaine.

La Secte du Portique avoit en cela une grande supériorité sur toutes les autres: En inspirant aux homes une haute idée d'eux mêmes, elle comuniquoit à tous ses Disciples cette fierté, cette élévation d'ame, qui cherchant la gloire dans la vertu & dans l'innocence de la vie, regarde le vice, meme heureux, avec cette pitié méprisante, qui est de tous les sentimens le plus noble, come elle est pour

le méchant de toutes les humiliations la plus terrible.

Un home acoutumé à trouver en lui même son Juge le plus redoutable , & à préférer la certitude intérieure de sa droiture à tous les hommages de l'Univers , ne fauroit être un home ordinaire. Ce sentiment conduit à toutes les vertus & à toutes les récompenses ; il nous apprend à mépriser les caprices de la fortune , à ne plus craindre les revers. Le moien d'abatre le courage de celui, qui met la tranquillité d'une bone conscience au dessus de tous les biens , qui fait que le fort peut lui arracher la vie , mais ne peut disposer de sa vertu , & qui s'est convaincu , que le plus grand malheur de l'home n'est point de mourir , mais de perdre cette paix de l'ame , cette estime de soi même , sans laquelle la vie est un suplice ?

Tout ce qui s'est fait de grand & d'extraordinaire parmi les homes a été produit par ces principes ; ils ont formé les Héros de tous les Siècles ; la véritable gloire n'est acordée qu'à cette élévation. La Fortune ne courone pas toujours les entreprises des Héros ; les plus vertueux d'entr'eux sont exposés à ses coups , que la méchanceté des homes ne manque pas de rendre encore plus funestes ; mais inébranlable au milieu de la tempête , l'home de bien regarde la crainte & l'humiliation come le

partage du Méchant, & la fortune qui le féconde, lui paroît moins defirable, que le malheur qui pourfuit le Sage.

Je ne vous propofe point, mon Fils, pour modèle, ces homes fupérieurs, qui ont fait l'admiration des Siècles; je vous rends justice, & fais que vous n'êtes point apellé à l'héroïfme; mais tout honête home doit avoir le fien, & fi j'avois pû vous imprimer ce refpect de foi même, dont les éfets font fi étonans & fi variés, j'aurois crû avoir affuré vôte bonheur pour jamais fur les fondemens les plus folides.

Celui qui fait dépendre fa vertu des circonftances ou du jugement des autres, devient l'efclave des événemens & de tous ceux qui daignent l'enchaîner & ordonner de fa deftinée; mais l'home qui met un haut prix à l'opinion qu'il doit porter de lui même, eft le maître de fon fort; fa vertu eft en fon pouvoir: Juge plus févère de fes actions que fes Cenfeurs les plus rigides, le fuffrage de toute la terre ne pourroit lui tenir lieu du fien: Il regarde l'aprobation des autres come un vain & frivole hommage, lors que fon cœur s'y refuse; en révanche il dédaigne leur censure, lors que fa confcience le met à l'abri de fes reproches.

Voilà, mon Fils, l'héroïfme d'un cœur noble.

noble. Cessés de craindre l'œil de ceux qui ont de l'autorité sur vous ; prenés vous même leur place ; comencés à vous redouter, & vous ne ferés plus en peine de l'opinion des autres. Si vous ne savés rougir à vos propres yeux , si vous ne remplissés vos devoirs que par la crainte de nous déplaire , quelle confiance pourriés vous prendre en vôtre vertu ? Les yeux les plus vigilans ne peuvent vous suivre partout ; cent fois par jour vous vous trouvés à vôtre discrétion : Si vous ne pouvés compter sur vous même , la garde de vôtre vertu sera toûjours mal assurée.

On ne peut observer long-tems les mouvemens de son cœur & le caractère de ses actions , sans être ou très bien, ou fort mal avec soi même : Aussi le méchant ne peut fixer ses regards sur lui sans horreur ; mais l'home de bien , dans les affaires ou dans le repos, seul ou dans le monde, s'aperçoit toûjours avec complaisance.

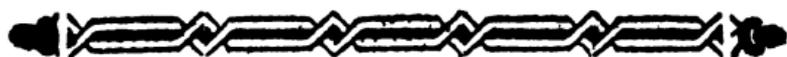
Ce seroit pour moi un grand sujet de joie, mon Fils , si je pouvois vous voir animé par de tels sentimens : Alors beaucoup plus difficile sur vous même , que ceux qui président à vôtre éducation , vous ne vous borneriés pas à leur suffrage. Consultant sur tout ce cri de la conscience , que le méchant a tant de peine à étoufer, & qui peut seul mettre le

544 JOURNAL HELVETIQUE

véritable prix à nos actions, vous ne seriez tranquille & heureux, que lors que votre Censeur intérieur vous permettroit de l'être.

Faites, je vous en conjure, tous vos efforts, pour devenir un Juge intègre & sévère de votre conduite. Ce sera l'époque de cette liberté, que vous desirés avec tant d'ardeur. Prouvés moi que je ne saurois mieux faire que de vous confier à vous même, & je serai pressée de partager avec vous tous les soins que ma tendresse m'inspire.





NOUVELLES ACADEMIQUES.

LA Société Littéraire de CHALONS *sur* *Marne* tint, suivant l'usage, sa Séance publique le 3. Mars dernier.

M. FRADET présentement Secrétaire-Perpétuel de la Société, y a fait lecture, pour les Auteurs, qui n'ont pû assister à la Séance, de quatre Mémoires concernant l'Agriculture.

Par le premier, M. NOEL, Seigneur de Vouzy, qui en est l'Auteur, se propose de faire conoitre la charüe à semoir dont il se fert, & les avantages qui en résultent; ce semoir est une espèce de baril ou de tambour de sept pouces & demi de long, de quatorze & demi de diamètre par un bout, & de treize par l'autre, revêtu aux deux bouts de cercles de tôle percés à distances égales sur une même ligne circulaire, de dix-neuf trous éloignés l'un de l'autre de deux pouces ou environ, chaque trou aiant sept lignes de diamètre en dehors, & de six en dedans seulement, pour éviter l'engorgement du grain. Un autre cercle de tôle aussi percé de trous semblables & correspondans à ceux du tambour, est ataché sur le semoir de manière

qu'il peut tourner librement, quand on veut élargir ou rétrécir les trous du tambour, pour semer plus ou moins épais, & suivant la grosseur des graines qu'il s'agit de semer. Enfin le tambour est couvert d'un dernier cercle de cuir fort, qui sert à boucher les trous, afin que la semence n'en sorte que lorsqu'il est question de la répandre. Ce semoir s'adapte aux charües communes en usage dans la Champagne; l'ouvrier qui les fait sur le modèle de celui de M. de Vouzy, ne les vend que six livres au delà du prix d'une charüe ordinaire; & la modicité de cette dépense, donne lieu de croire que les Laboureurs, qui comencent à conoître par les expériences de M. de Vouzy, l'utilité d'un semoir si simple, se détermineront sans peine à s'en servir pour jouir des avantages qu'il présente. Ces avantages, come on le fait déjà, sont d'abrèger le travail, d'épargner d'un quart au moins les semences, de les couvrir également dans l'instant même qu'elles sont répandües, & de les préserver par ce moien, des accidens auxquels elles sont exposées quand on sème à la main.

Le second Mémoire est de M. VARNIER, Docteur, Médecin à Vitri; il a pour objet, d'exciter ses compatriotes à la culture de l'orge qu'il nomme nud, du seigle du printemps, & du colza; l'orge nud est une espèce

de froment à figure d'orge par l'épi & par le grain, qui difère cependant de l'orge par le goût qu'il a du froment, & qui n'est pas des-honoré par une écorce pailleuse come les différentes espèces d'orges ordinaires. Il peut se semer indistinctement partout où se sème l'orge comun ; l'expérience a appris à M. VARNIER, qu'il convenoit de le mettre en terre vers la mi-Mars & de le ferrer aussi-tôt qu'il étoit coupé. Cet orge est d'une merveilleuse fécondité : Un seul boisseau semé par un Laboureur d'Helmaurup, en a rendu douze. D'ailleurs si on le fait carteler après qu'il a été séché au four, quand le pain en est tiré, pour ôter certaine viscosité qui pourroit être regardée come un défaut, il en résulte un gruau parfait, peu différent du ris de Piémont ; deux livres de ce gruau, qui peut valoir deux sols la livre, avec trois ou quatre pintes d'eau, & un peu de sel, peuvent nourrir amplement une famille de dix personnes ; il est aussi fort bon avec de la viande.

Le seigle du printems est le *secale vernum* vel *minus* de BAUHIN ; il ne difère point du seigle ordinaire ; il lui ressemble par la feuille, la fructification, l'épi, le grain ; toute la différence qu'on y trouve, c'est qu'il ne passe pas l'hiver en terre, il se sème au printems après deux labours, & il est aussi-tôt mûr que le seigle d'hiver. La paille en est aussi

bone & auffi haute. M. VARNIER en a eû l'année dernière de la hauteur de cinq pieds ; il l'avoit femé le deux Avril , & il a été mûr & coupé le fept de Juillet. Ce feigle est un vrai présent de la Providence pour remplacer celui d'hiver , quand les grands froids l'ont fait périr.

Le colsa est très connu & cultivé en Flandres ; c'est une espèce de chou qui ne pome point & done une graine ronde & noire come la navette , très abondante , beaucoup plus grosse ; on en tire une quantité plus considérable d'huile bone à bruler , & qui entre dans la composition du savon noir. Cette plante exige une bone terre , bien meuble. M. VARNIER a voulu éprouver si elle réussiroit dans les environs de Vitri ; ses tentatives ont eû le succès qu'il espéroit , & il s'est rendu certain . en suivant les procédés en usage dans la Flandres , que le colsa peut être cultivé avec avantage dans des vallons gras , dans le Pertois & dans tous les bons fonds de terre.

M. de VILLIERS , dans le troisième Mémoire , traite du rétablissement de la culture des terres en Champagne , & il indique les Prairies artificielles come le moien qui lui paroît le plus propre pour y parvenir.

Dans les bons Cantons de cette Province , la luzerne & le tréfle peuvent être employés utilement à cet éfet : Le sainfoin doit être ré-

fervé pour les terres légères & maigres de la haute Champagne ; il y réussit parfaitement, la luzerne & le tréfle n'y viendroient pas. M. DE VILLIERS, en parlant des défrichemens, avance que ce sont eux, qui ont produit la disette des paturages dont on se plaint à présent. On a défriché depuis trente ans, en Champagne, des endroits qui, à la vérité ne fournissoient pas beaucoup d'herbes, & qui donoient cependant lieu à un plus grand nourri de Bestiaux. Quelques bones récoltes faites dans les terres nouvellement défrichées, ont encouragé à étendre les défrichemens ; on s'est trouvé par là surchargé de terres labourables, & on s'est privé du secours le plus nécessaire à la nourriture des Bestiaux, qui sont indispensables pour les cultiver. M. DE VILLIERS ne blame pas cependant tous les défrichemens ; mais il desire que l'on établisse d'abord des Prairies artificielles capables de dédomager des herbages dont ils nous privent. Il pense que dans les bons Pais tels que le Pertois, où les terres sont précieuses, il fust de mettre la quarantième partie de son terrain en Prairies artificielles ; ainsi dans une Ferme composée de 80 Journaux, il en fera mis deux en luzerne & en tréfle, qui procureront tout ce qui sera nécessaire pour augmenter les Bestiaux de cette Ferme ; ce qui, joint à l'augmenta-

tion des fumiers que ces Bestiaux donneront , produira un changement subit dans la culture des terres. Dans la haute Champagne, où les terres sont légères & les possessions d'une grande étendue , on peut ne pas se borner à la quarantième partie , & en mettre une plus grande quantité en fain-foin.

Le dernier Mémoire , qui concerne l'Agriculture , a été envoyé cette année à la Société par M. DUPLESSIS , qui en est l'Auteur. Il a pour objet les Prairies naturelles , que les artificielles ne doivent pas faire négliger. Trois sortes de plantes croissent dans ces Prairies , les unes sont salutaires aux Bestiaux , ils en rejettent quelques autres , & il en est qui leur sont entièrement nuisibles. S'il est indispensable d'anéantir les dernières , une bonne œconomie exige que l'on détruise aussi les secondes , surtout celle qui est connue sous le nom vulgaire de *mors du Diable* & ainsi désigné par les Botanistes : *Scabiosa folio integro hirsuto vel galabro*. Elle se multiplie à l'infini , & n'est jamais touchée par les Bestiaux. En mettant pendant quelque tems les prés en terres labourables , on détruit les plantes dont ils étoient garnis. Pour les rétablir en prés , il est d'usage de les laisser en friche , ou d'y répandre le fond des meules ou des greniers à foin , & l'on perd ainsi tout le fruit de ses peines ; en y répandant les fonds

des greniers ou des meules, on y remet les bones & les mauvaises plantes dans la même proportion qu'elles y étoient avant le défriement. M. DUPLESSIS desire que pour obvier à cet inconvénient, on examine quelles sont les plantes que les Bestiaux aiment le plus, & qu'on en ramasse la graine avant que les Prés soient labourés. C'est un attention que M. DUPLESSIS a eue & qui lui a réussi. Il n'a point fait écobuer & brûler le terrain, suivant la méthode de M. de TURBILLY, qui mériteroit la préférence, si elle étoit connue en Champagne, étant moins dispendieuse & ne privant pas d'une année de récolte, sacrifice que les Laboureurs de cette Province font hors d'état de faire. Il s'est contenté de faire labourer les Prés aussi-tôt que la récolte des foins a été faite, les chaleurs de l'Été ont desséché les herbes & leurs racines, les pluies & les gelées de l'hiver ont achevé de les conformer & de diviser la terre. Au printems il a fait donner un second labour & semer de l'avoine, qui a produit une ample moisson. A peine a-t-elle été coupée que l'on a retourné la terre; ce labour en détruisant encore les mauvaises herbes, a enterré les chaumes qui ont servi d'engrais; au printems suivant il a fait semer dans le même terrain des pois, qui croissant fort serrés, ont étouffé le reste des mauvaises herbes qui auroient pû encore vé-

géter ; la vesce ou les plantes analogues produiront le même effet. Au printems de la troisième année, après un nouveau labour, il a fait enfin semer la graine qu'il avoit amassée ; il avoit eû l'attention de répandre un peu de fumier bien consommé ou quelque'autre engrais lors de chaque labour, & son pré ainsi renouvelé lui a donné avec abondance la récolte d'un fourage de bone qualité.

Dans la même Séance M. MEUNIER a lû une Fable par laquelle un enfant & un perroquet, qui en font le Sujet, apprenent aux Pères & Mères qu'ils ne peuvent travailler de trop bone heure à l'éducation de leurs enfans.

M. de VELEYE a fait la lecture de la suite de son Histoire de la Ville & du Pais de Vertus ; cette partie comprend les Loix & les Coutumes qui s'y observent & les Jurisdictions qui y sont établies.

Enfin M. ROUSSEL, Curé de S. Germain, a continué de faire part au Public de ses Réflexions sur les causes volontaires du rétrécissement de l'esprit humain ; le défaut de bon goût est une de ces causes, & sa Dissertation a roulé sur cet objet. Il a donné la définition du bon goût, il a indiqué les sources où l'on doit puiser pour le former ; & ce morceau n'est pas inférieur à ceux qu'il a déjà composés sur le même Sujet.

L'ACADEMIE des Jeux Floraux de TOULOUSE propose, pour le Sujet du Prix d'Eloquence qu'elle doit donner l'Année prochaine , *Quel seroit en France le plan d'études le plus avantageux ?* Cette Compagnie , voulant favoriser les Auteurs relativement à l'étendue & à la diversité des talens , leur permet de lui présenter à l'avenir , pour le concours, avec le Poeme ordinaire , des Epitres Philosophiques , ou sur des sujets littéraires. Les Auteurs pourront les composer , en Vers Alexandrins , ou en Vers de dix sillabes , à leur choix ; mais les Pièces doivent être au plus de cent cinquante Vers , & l'on s'y abstiendra , come dans les autres genres d'ouvrages , de tout ce qui peut blesser la Religion , les bones mœurs ou l'Etat. Il faut adresser trois copies uniformes de chaque Pièce à une persone domiciliée à Toulouse , qui tirera le *récépissé* de M. DELPY , Secrétaire perpétuel de l'Académie ; & , si les Auteurs n'y ont aucune conoissance , ils n'auront qu'à en informer M. DELPY vers le comencement du mois de Janvier , afin qu'il ait le tems de leur faire réponse & de leur indiquer une adresse.

UNE Société de Citoyens , formée à BER-

NE en Suisse , dans la vüe de contribuer à la recherche des vérités les plus utiles aux hommes , & les plus propres à avancer leur bonheur , proposera chaque année quatre Questions relatives à cet objet , & donera un prix de vingt Ducats à celui de tous les Concu-rens , qui aura doné le meilleur Mémoire sur une de ces quatre Questions à son choix. Les prétendans au prix feront parvenir leurs Mémoires avant le premier de Juin de chaque Année , qui suivra celle de l'Anonce des Questions. On adressera les Mémoires francs à la Société Typographique à Berne en Suisse , qui a comission de les recevoir. Les noms des Auteurs feront come de coutume , écrits dans un billet cacheté , avec même Dévise , qui se trouvera au bas du Mémoire. On admettra également au concours, des Mémoires ou Dissertations écrites en François , en Allemand , en Anglois , en Italien ou en Latin.

QUESTIONS sur lesquelles on recevra des réponses jusqu'au premier de Juin 1763. exclusivement.

1°. *Quels sont les moïens de tirer un Peuple de sa corruption , & quel est le plan le plus parfait , que le Législateur puisse suivre à cet égard ?*

2°. Est-il des préjugés respectables, qu'un bon Citoyen doive se faire un scrupule de combattre publiquement ?

3°. Quel Peuple a jamais été le plus heureux ?

4°. Par quels moïens pourroit on resserrer les liaisons & l'amitié entre les Citoyens des diverses Républiques, qui composent la Confédération Helvétique ?





O D E

Sur la Guerre.

QUELLE Mégère, à nuire si constante,
 Sous des haillons, de poussière couverts,
 Le fer, la flamme en main, dans sa course bruiante,
 Les yeux en feu désolé l'univers ?
 Teinte de sang, hideuse, échevelée,
 Sous mille coups, dont elle est mutilée,
 Sa barbare fureur s'aigrit dans les revers.

Mille serpens sont dressés sur sa tête ;
 Devant son cours s'avance la terreur,
 Sous sa cruelle main, à frapper toujours prête,
 Naissent partout le carnage & l'horreur ;
 La foudre sort de sa bouche écumante,
 Et sur ses pas la mort impatiente,
 Sème la pauvreté, les pleurs & la douleur.

Tels ces torrens d'une mine enflamée,
 Lorsque forçant son étroite prison,
 Le soufre étincelant sur la terre abimée
 Répand ses feux jusques à l'horizon ;
 Et qu'engloutis dans la terre entrouverte,
 Homes, enfans, ne peuvent fuir leur perte ;
 Ou meurent écrasés sous leur propre maison.

Jusques à quand de ton souffle homicide ,
 Monstre cruel , au regard enflamé ,
 Nourrissant des mortels la fureur parricide ,
 Te verra t-on au carnage animé ;
 Et poursuivant leur reste misérable ,
 Défalserter ta rage infatiable ,
 Dans les ruisseaux de sang , que ton glaive a formé ?

De tous côtés , sur la terre & sur l'onde ,
 Vois l'univers par le fer ruiné ;
 Cent peuples gémissans , dont la douleur profonde
 N'espère plus qu'un trépas fortuné !
 Vois ces Epoux , ces Mères expirantes ,
 Ces Fils mourans , & ces Filles tremblantes ,
 Dans les bras afoiblis d'un Père consterné !

Faudra t-il donc , pour assouvir ta rage ,
 Du monde entier voir le sang répandu ?
 Jusqu'au de là des mers , que ta foudre ravage ,
 N'as-tu pas vû ton empire étendu ?
 N'entend-tu pas que la terre déserte ,
 Des habitans dont elle étoit couverte ,
 Te redemande en pleurs le grand nombre perdu ?

Quel intérêt , ou quelle fausse gloire ,
 Rois obstinés ! prolonge vos fureurs ?
 Vos yeux , qu'a fasciné l'amour de la victoire ,
 Sont-ils fermés à nos pressans malheurs ?
 Depuis long-tems une paix bienfaitrice ,

Tourne sur nous quelque regard propice ;
Et ses mains ont souvent voulu sécher nos pleurs.

Pourquoi toujours , au bien qu'elle veut faire
Opposez-vous des obstacles nouveaux ?
De la grandeur des Rois est-ce le caractère ,
Et réglez vous pour accroître nos maux ?
Dans ce haut rang la Sagesse Divine
Vous a placé , non pour nôtre ruine ,
Mais çome un tronc fidèle à nourrir ses rameaux.

Ne cherchez pas une gloire solide ,
Dans les débris d'un Roïaume éniemi :
Un Héros , qui ne prend que sa valeur pour guide ,
N'est point héros , il n'est grand qu'à demi.
Tel Conquérant a reçu nôtre hommage
Pour ses exploits , qui n'est aux yeux du Sage ,
Qu'un Tiran fortuné par le crime affermi.

C'est dans la Paix , qu'un Prince magnifique
Peut aquerir la solide grandeur :
Un Roi compatissant , généreux , pacifique ,
A des Autels érigés dans le cœur :
C'est le Héros ; & le peuple déteste
La vaine gloire & la valeur funeste
D'un Monarque inquiet , quoique toujours vain-
queur.

Je veux qu'il soit de la grandeur suprême
 De massacrer de plus foibles mortels ;
 Combien ont avili l'éclat du Diadème ,
 En poursuivant ces honeurs criminels ,
 Et n'auroient eû qu'une gloire honteuse ;
 Si dans le sein d'une Paix généreuse ,
 Ils n'eussent mérité des honeurs plus réels ?

De quels forfaits n'êtes vous pas coupables ;
 Si l'injustice avoit armé vos mains ?
 Des crimes des Soldats vous êtes responsables ,
 Et toute Guerre a des traits inhumains.
 L'on voit souvent que la plus légitime
 Par les abus , se convertit en crime ;
 Et change les Héros en d'affreux assassins.

Où courez vous , troupe aveugle & barbare !
 Pourquoi ces feux , ces fers étincelans ?
 Monstres ! vous nous ofrez l'image du Tartare !
 Dans ces Cités , quels cris ! quels hurlemens !
 Vôtre fureur embrase , pille , égorge ;
 Le Temple saint de sang même régorge :
 Vôtre rage s'acroit dans les gemissemens !

Que voi-je ; ô Dieux, vengeurs de l'innocence !
 De vils Soldats de luxure éfrénés ,
 Profanant la vertu d'un sexe sans défense ,
 Pour assouvir leurs desirs forcenés !

560 JOURNAL HELVETIQUE

Le foible Enfant , qu'un jour à peine éclaire ,
Affaîné dans les bras de sa mère !

Des Vieillards dans leur sang cruellement trainés !

Tels font les traits , dont le récit horrible
A si souvent fait frémir l'univers :

NE'ME'SIS vous observe , & son glaive terrible

Vous punira de les avoir soufferts-

Oubli , foiblesse , ou frivole ignorance

Rien ne soustrait à sa juste vengeance :

sur votre exactitude elle a les yeux ouverts.

Un Général éclairé , juste , sage ,

Doit retenir le Soldat fureux ,

Que le succès aveugle , & conduit au pillage ,

Sans respecter les homes , ni les Dieux.

Ainsi , grand Roi , que la Prusse révère !

Sage Vainqueur ! le fort le plus prospère

Vit souvent arrêter ton bras victorieux.

Craignez encor , que le Dieu secourable ,

Qui protégea votre bras fortuné ,

N'ait donné de la paix le signal favorable ,

Touché des maux d'un Peuple consterné ;

Et que l'objet , qui d'abord fût lui plaire ,

Ne soit bientôt l'objet de sa colère ,

Par le sang que répand votre orgueil obstiné.

Ces vains lauriers , dont vous chargez vos têtes ,

Du tems jaloux braveront-ils l'effort ?
 Il est peu de mérite à faire des conquêtes ;
 C'est la fortune , ou la Loi du plus fort.
 Quant un Héros veut assurer sa gloire ,
 Par la clémence il scelle sa victoire ,
 Et toujours des vaincus il adoucit le sort.

J'abhorerois un héros insensible ,
 Qui n'eût jamais de tendres sentimens ;
 Et du brave PORUS le vainqueur inflexible ,
 Pour sa valeur n'eût point eû mon encens.
 Souvent la gloire en est imaginaire ,
 Et le Hazard , d'un mérite ordinaire
 Peut faire la vertu des plus grands Conquérens.

Conoissez donc cette gloire durable ,
 Qui sert de guide à des Héros parfaits :
 Montrer une vertu douce , tendre , équitable ;
 Etre chéri des peuples satisfaits ;
 Voir au regret son ame abandonée ,
 D'avoir perdu la stérile journée ,
 Qui ne nous a pas vû répandre des bienfaits.

C'est vôtre amour qui reçoit nôtre hommage ;
 Et vos exploits sont à peine admirés :
 Ces Maitres du Destin , dont vous êtes l'image ,
 Nous ont aimé , pour se voir adorés.
 Que nos douleurs , par vos mains étouffées ,

Vous fassent voir que les plus beaux trophées,
Sont d'être des humains, moins crains, que révéres.

Viens, tendre Paix ! viens éteindre la foudre
Qui si long-tems a grondé dans leurs mains.
Un indigne intérêt mit tes Autels en poudre,
Et te bannit du séjour des humains ;
Mais sois sensible aux pleurs de l'innocence.
Assés long-tems ta foible complaisance
Trouva le repentir dans les champs des Germains.

Vois ce Héros, que la gloire courone,
Ce favori d'APOLLON & de MARS,
Vois FREDERIC, malgré l'éclat qui l'environe,
T'offrir ses vœux, au sortir des hazards.
Envain PALLAS lui prête son Egide,
Et la Victoire est son fidèle guide ;
Il ne voit qu'à regret floter ses Etendars.

De ses rivaux la troupe réunie
Par leur grand nombre ont illustré ce Roi :
Déjà les plus puissans, cédant à son génie,
Sur tes Autels lui promettent leur foi ;
Mais tous les vœux de ce Roi magnifique
Aspirent moins au Laurier Héroïque,
Qu'à l'Olivier heureux, qu'on cueille près de toi.

Fille du Ciel, dissipe nos allarmes ;
Reviens encor habiter parmi nous.

Plus de sang répandu , plus de cris , plus de larmes,
 Ont-ils jamais dû fléchir ton courroux ?
 Seroit ce envain ! La grandeur de nos crimes
 A t-elle éteint tant de vœux unanimes ;
 Et l'Olympe veut-il fraper ses derniers coups ?

Quels tems jamais , pour armer sa colère ,
 Parurent mieux à la revolte ouverts ?
 Craindre les Dieux n'est plus qu'une vertu légère ;
 L'impiété va les yeux découverts ;
 La fraude a pris le nom de la sagesse ;
 L'amour des Loix n'est plus qu'une foiblesse ;
 Le Déiste un Héros , qui veut briser nos fers.

Vous Dieux de paix , qui permettez la
 guerre ,
 Juges , par qui nos destins sont écrits !
 Avons nous dans vos mains allumé le tonnerre ?
 De nos forfaits seroit-ce là le prix ?
 Par mille coups ces coupables victimes
 N'auront donc pas expié tous leurs crimes ?
 La main qui nous forma , nous a-t elle proscrits ?

Si , dit l'impie , il est des Dieux suprêmes ,
 Dont l'équité punisse les pervers ;
 Peuvent-ils nous réduire à ces malheurs extrêmes ?
 Détruiraient-ils tant de Peuples divers ?
 Leur attribut doit être la Clemence ;

Et l'on verroit éclater leur puissance ,
Plûtôt par des bienfaits , que par d'affreux revers.

Daignez , grands Dieux ! leur acorder vos gra-
ces ;

Adoucissez vôt're juste décret ;
Faites cesser la guerre , éfacez en les traces ,
Calmez des Rois le couroux indiscret.
Que l'Esprit fort ne puisse méconoitre
Qu'il est des Dieux, qui formérent nôtre être ,
Qui ne font que du bien , & frappent à regret.

E P I T R E

A M. T O L L O T.

Sur la Critique.

TOLLOT, je te l'acorde , il faut que la Critique,
Soit exemte de fiel , & n'ait rien de caustique.
Le seul amour du vrai doit la faire parler.
Vainement un Censeur , qui veut se signaler ,
Dans les fougueux accès de sa sombre manie ,
Cherche à faire briller ce qu'il a de génie ;
De ses faux argumens les détours captieux
Ne peuvent ofusquer que de débiles yeux.
Les injures , sur tout , lorsqu'il en fait usage ,
Tournent uniquement à son désavantage ,
Et tout Esprit bienfait , acordera toujourns ,

Que dès qu'à l'invective un Critique a recours ,
 Il faut , pour en agir avec tant de bassesse ,
 Que de sa propre cause il sente la foiblesse.
 Le Germain qui combat un peuple d'Enemis ,
 En leur portant des coups pousse-t-il de grands cris ?
 Ce n'est qu'aux Nations féroces & barbares ,
 Aux Calmoucs , aux Mogols , aux Persans , aux
 Tartares ,
 Qu'il convient d'espérer que leurs cris éclatans ,
 Contre leurs Enemis vaudront des Combatans.
 L'aimable vérité toujours simple , ingénüe ,
 Ne veut point d'ornemens , aime à paroître nue ,
 Et forte d'elle même , un secours étranger ,
 Ne sert souvent à rien , sinon à l'outrager.
 En toute occasion jalouse de sa gloire ,
 Seule elle veut avoir l'honneur de la victoire.
 Que tout Critique donc , s'il veut être goûté ,
 Et come Esprit solide & juste , être écouté ,
 Aime la vérité ; qu'il marche sur sa trace ;
 Qu'envers le mauvais sens , il n'use point de grace ,
 Qu'il attaque l'erreur en toute occasion ,
 Mais que ce soit toujours sans fiel , sans passion.
 Un Médecin , qui vient pour traiter un malade ,
 Se sert-il envers lui d'insulte & de bravade ?
 Et s'il n'est ignorant , contre un mal éfectif ,
 Le verra-t on user d'un vain palliatif ,
 Ou même d'un remède au malade contraire ?

Peut être un Charlatan pourroit-il bien le faire ,
 Mais un home éclairé n'en agit point ainsi.
 De tout ce que j'ai dit , je conclus donc ici ,
 Que quelque bien versé qu'on soit dans la Critique,
 On ne peut parvenir à l'estime publique ,
 Dès que , manquant d'égarde envers qui que ce soit,
 On blesse le respect qu'à soi même on se doit.



F A B L E.

LA Nature à chacun départit son talent ,
 Et ce n'est qu'avec lui que l'on parvient à plaire :

C'est faire un pas très imprudent
 Que de vouloir tenter au de-là de sa sphère ;
 Et toujours le Public , peu complaisant , sincère ,
 Païe d'un souverain mépris ,
 Tout Auteur assés téméraire ,
 Pour ofer l'ennuier de ses fades écrits.

Un orgueilleux Corbeau de grotesque structure ,
 Petit-Fils , ce dit-on , & digne Successeur
 De celui dont on lit la funeste aventure
 Du fromage escroqué , chez JEAN le beau conteur ,
 Caché dans le dongoon d'une vieille mesure ,
 A l'abri de rout Spectateur ,
 Pensa que de son chant , sans cadence & mesure ,
 Il alloit rassembler maint & maint Auditeur ,

Ou plutôt maint Admirateur.

Ils feront bien surpris , je jure ,
 Disoit-il , qu'un Corbeau , qui selon sa nature
 Ne doit avoir qu'un gosier plein d'aigreur ,
 Dirige ses accens avec tant de douceur.
 Tout aussi-tôt du fond de sa rude embouchure ,
 De durs croâsemens poussés avec vigueur ,
 Des bois voisins rassemblent maint rieur :
 Nul n'aplaudit ; & tous d'un ton moqueur
 Bernent l'oiseau reclus en secrète posture.
 Maître Corbeau pourtant en tire un bon augure ,
 Et pour lui le critique est un aprobateur ;

Aussi-tôt nouvelle clameur ,
 Nouveau croâssement sans faute lui procure ;
 Nouveau mépris , pour lui nouvel honneur.

Enfin croïant sa gloire sûre ,
 Et voulant en cueillir la fleur ,
 L'oiseau bouffi d'orgueil paroît sur la hauteur ;
 Messieurs , c'est moi , dit-il , fortiez d'erreur ;
 C'est moi , Corbeau , dont la voix pâtre ,

Les doux accens flattent le cœur ,
 Charment l'oreille ; oui , c'est moi , je l'affure.
 A quoi bon vous montrer , lui répond un Railleur ;
 Nous l'avons bien compris à vôtre voix , Seigneur !
 N'employez pour cela , ni serment , ni parjure ,

A l'ouvrage on conoit l'Auteur.



C O N T E

Qui n'en est pas un.

NON loin de nôtre voisinage
 Est un certain original ,
 Obligeant à nul autre égal
 Officier Savoïard , lourd & d'épais corsage ;
 Mais pour trancher la vérité
 Egal en bêtise & bonté.
 De présenter cet home a la manie ;
 Pour en passer sa fantaisie
 Tous les matins , il guête sur un Pont
 Les arrivans , tandis qu'à l'autre porte
 De ses Soldats la nombreuse cohorte
 En fait autant. Honêtes gens ou non ,
 Il les mène en cérémonie
 A la prochaine hôtellerie
 Les régale , & fans être instruit
 De ce qu'ils font , les introduit
 Chez le principaux de la Ville ;
 Si bien qu'un jour de ce printems
 Il rencontre au milieu des champs
 Certain quidam à plus d'un tour habile
 Qui le joint , en disant qu'il vient de Tripoli
 Et qu'il a nom Pignatelli
 Qu'il est Comte, Marq. . Vite allons chés VOLTAIRE ,
 Répond nôtre Officier : Venés laissés moi faire ,
 Nous ferons bien reçûs... Donés vôtre paquet

Et montés fans façon dans mon cabriolet.

On peut juger du comentaire

Qui se fit pendant le trajet.

Ils arrivent , déjà comptant sur son caquet.

Le Pignard est sûr de plaire ;

Mais à sa mine atrabilaire ,

A son maintien & plus à son propos

On se regarde , on lui tourne le dos

Nôtre introducteur se démène

Et répète à perte d'haleine

Ses noms , sur-noms & cætera

Difant que c'est à qui l'aura.

Quoi , lui dit la jeune Sophie

Ce gros magot est un d'Egmont ;

C'est tout au plus je vous le certifie

Le Cuisinier de sa maison.

Pour abréger l'historiette ,

Vous saurés qu'un jour fans trompette

Le fameux Comte s'esquiva ,

Et l'introducteur planta là.

Onques depuis n'en avoit eû nouvelle ;

Ce Comte cependant lui tenoit en cervelle

Il s'enquiert au premier venu.

Un passant fraîchement du Coche descendu

Arrive tout exprès pour le tirer de peine

Cessés , di-t-il , vôtre recherche est vaine

Le Pauvre Comte , hélas , avoit été vendu

Pour ses méfaits il est pendu.



E N I G M E.

A MADemoiselle D*****.

DIEU favori de tout ce qui respire ,
 Objet aimé de tous les sens ,
 J'atire tout par mes charmes puissans ,
 Rien n'est soustrait à mon empire.
EGLÉ' que fais-je donc , avec tant de pouvoir ?
 Une lueur enchanteresse
 Qui naît , meurt & renaît sans cesse ;
 Une ombre , un feu follet, qu'on ne peut concevoir ;
 Qu'en cherchant trop , on ne fait qu'entrevoir.
 Je suis cependant très sensible ,
 Tel qui croit me tenir , ne me sent qu'échaper ;
 Mais en m'analysant , on me rend invisible ;
 Je suis perdu pour qui me veut développer.
 Chacun me trouve où son ame le porte ;
 L'ambitieux dans la grandeur ,
 Le Conquérant dans une ataqe forte ,
 Et le Tiran dans la fureur.
 Un Grand , que son orgueil encense ,
 Me voit dans sa nombreuse Cour ;
 Un volage dans l'inconstance ,
 Un cœur froid dans l'indifférence ,
 On cœur sensible dans l'amour.

L'Avare avec son or m'enferme en sa cassette ;

Le Joueur , au piquet me trouve avec les as ;

Le petit Peuple à la Guinguette ;

Et le faquin dans ses petits apas.

Un gros Doïen à rouge trogne ,
Savourant mille mets , avec art apprêtés ,

Dans des flots de vin de bourgogne

Me sable à coups précipités.

Un Poëte en son trou , rimailant avec peine

Des vers pillés & mal cousus ,

Tout plein de moi , se croit nouveau Phœbus ,

Roi du sacré Vallon , Maître de l'Hipocrène.

Une Coquette , éprouvant au miroir

Ses grimaces les plus jolies

Me rencontre en croïant y voir

Un minois à causer un milion de folies.

L'Amant aimé m'aperçoit en tous lieux :

La nature pour lui me reproduit sans cesse ;

Une fleur , un ruisseau , me peignent à ses yeux :

Tel est l'êfet de la tendresse.

Qui prétend me haïr n'est pas de bone foi.

Ecoutez un Atrabilaire

Avec son air pédant déclamer contre moi ;

A l'entendre , je suis une erreur du vulgaire ;

Mais en depit de sa morale austère

C'est pour m'avoir à sa façon ,

Qu'il va dans un çoin de la terre

Faire contre les miens déclamer sa raison.

572 JOURNAL HELVETIQUE

Dans la coupe noire & bizarre

De la fière causticité

Tout en me décriant à longs traits le barbare

Me puise avec tranquillité.

Il en est cependant que le destin avare

Condanne à vivre loin de moi :

J'évite ces Mortels , & je ne fais pourquoi

Je suis pour eux toujourns très rare.

Les Grands conoissent peu mes traits ;

Chez eux le faste m'épouvante

Et je baaille dans les Palais ;

Un village , un hameau , une plaine riante,

Ont toujourns pour moi plus d'atraits.

Mais surtout , cher EGLÉ' , je me plais sur vos traces

Je vais , reviens , voltige autour de vous ,

Paré de vos attraits , embéli par vos graces

On me sent mieux , on me trouve plus doux.

Divine EGLÉ' , quelle seroit ma gloire

Si la pudeur , qui veille auprès de vous ,

Ne me disputoit la Victoire.

J'ose par fois me montrer dans vos yeux

J'y brille... mais qu'ailleurs je brillerois bien mieux

Si LICIDAS , qui vous adore.

Sur vos lèvres un jour pouvoit me faire éclore

M'y fixer , y mourir ,

Vous rougissés... Dois-je parler encore

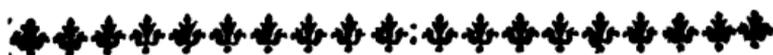
Non EGLÉ' c'est assés ; rougir , c'est me sentir



A V I S.

COMME la 13me Loterie de la Province & Ville d'Utrecht, & la 19me de la Ville de Dortmund, sont tirées, les Interressés peuvent voir pour leur direction les Listes originales de Tirage, chés les diférens Collecteurs, auxquels ils se sont adressés, & y toucher les Prix, qui leur feront échus. On peut avoir chés M. NEUHAUS Fils à Bienné de nouveaux Plans & Billets pour la 14me Loterie d'Utrecht, & la 20me de Dortmund, dont le Tirage pour la Ire est fixé suivant les Plans, au comencement, & pour la seconde, vers le milieu du Mois de Juillet prochain. Les Amateurs qui délirent de s'y intéresser, sont priés de lui écrire incessamment à Bienne. On peut aussi s'adresser à Schafouse, chés M. J. H. SCHALCH Comissairs &c. au Raisin Blanc; à Zurich chés M. Jean Conrad BALBER, à Bâle chés M. LUC FARSCH; de même que chés les autres Collecteurs établis, dans diférentes autres Villes. Les Plans, qu'on peut avoir gratis, doneront un éclaircissement détaillé, & satisfèront par le bel ordre qui y règne, & le pied avantageux sur lequel sont ces deux Loteries. On est prié d'af franchir par tout les Argens & les Lettres.

SOUPIR est le Mot de l'Enigme du Mois
d'Avril.



T A B L E.

<i>A L'AUTEUR de la Réponse aux Avis d'un Gentilhomme inserés dans le Journal de Janvier.</i>	465
<i>Essai sur l'Hiperbole.</i>	473
<i>Remarques diverses sur l'Histoire de Ge- nève.</i>	501
<i>Fragmens Historiques.</i>	515
<i>Lettre de Mad. à son Fils.</i>	540
<i>Nouvelles Academiques.</i>	545
<i>Ode sur la Guerre.</i>	556
<i>Vers à M. Tollot sur la Critique.</i>	564
<i>Fable.</i>	566
<i>Conte , qui n'en est pas un.</i>	568
<i>Enigme.</i>	570
<i>Avis.</i>	573